

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

L'Attardé  
suivi de  
La notion de distance narrative dans « Discours du récit » de Gérard Genette

par  
Stéphane Therrien

Département d'études françaises  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)  
en études françaises

Avril 2009



© Stéphane Therrien, 2009

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

L'Attardé  
suivi de  
La notion de distance narrative dans « Discours du récit » de Gérard Genette

présenté par :

Stéphane Therrien

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Catherine Mavrikakis  
présidente-rapporteuse

Marie-Pascale Huglo  
Directrice de recherche

Martine-Emmanuelle Lapointe  
membre du jury

## RÉSUMÉ

La partie essai de notre mémoire a pour objet la distance narrative. Dans un premier temps, nous survolons l'étude de la distance menée par Gérard Genette dans son « Discours du récit » et la confrontons à la très sévère critique qu'en a faite Mieke Bal dans son essai *Narration et Focalisation*. Dans un second temps, nous examinons les deux données en fonction desquelles la distance narrative s'évalue selon Genette, soit le caractère détaillé du récit et la présence du narrateur, afin d'en dégager les principaux procédés narratifs ayant un effet sur la distance.

Quant à la partie œuvre de notre mémoire, il s'agit d'un récit non distant. Sont utilisés dans sa construction les procédés narratifs entraînant une diminution de la distance : prédominance des « scènes », absence de « pauses » descriptives et commentatives, descriptions focalisées par le personnage principal, discours direct, etc. Notre récit met en scène un étudiant de niveau secondaire souffrant d'une timidité excessive. La narration non distante nous permet d'entrer dans son univers, de voyager dans ses rêveries et de vivre quelques-uns de ses tourments.

Mots-clés : Création – Genette – Narratologie – Distance narrative

## ABSTRACT

Narrative distance is the object of the following master's thesis essay. Firstly, we skim over Gérard Genette's investigation of the distance concept as developed in his "Discours du récit", in order to confront it to the much severe critique addressed to this concept by Mieke Bal in her essay *Narration et Focalisation*. Secondly, we study the two factors that have to be used, in Genette's opinion, to measure narrative distance, which are the profusion of details in the narrative and the narrator's presence. The purpose of this study is to point the main narrative processes affecting distance.

The creative part of this master's thesis is a non distant narrative. Many narrative processes leading to a reduction of distance have been used in this novel: "scene" tempo predominance, absence of description and commentary "pauses", main character focalised description, direct discourse, etc. The novel presents a high school student suffering from an excessive timidity. The non distant narration allows us to see his world, follow him into his daydreams and feel some of his torments.

Keywords : Creative writing – Genette – Narratology – Narrative distance

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Remerciements.....	vi
L'Attardé.....	1
La notion de distance narrative dans le « Discours du récit » de Gérard Genette.....	118
Annexe.....	145
Bibliographie.....	146

## REMERCIEMENTS

L'attente entre chacune de mes réécritures fut parfois longue; votre patience, Marie-Pascale Huglo, toujours à la hauteur. Merci.

Vincent vous remercie également (avec timidité) d'avoir insufflé davantage de cohérence à son être.

Merci à Valérie.

L'Attardé



## I

– Vous choisissez un livre qui est sur la liste. Ne revenez pas en classe avec le livre d'un auteur qui est sur la liste si le titre de votre livre n'apparaît pas aussi sur la liste; ne revenez pas non plus en classe avec le livre d'un auteur qui n'est pas sur la liste même si le titre de votre livre apparaît sur la liste : deux livres peuvent avoir le même titre, et tous les auteurs qui sont sur la liste ont écrit plus d'un livre. Cela dit, le nom de l'auteur et le titre de votre livre doivent apparaître, et sur la liste, et sur votre livre. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a besoin d'explications supplémentaires?

« Hostie de con. »

– Bon, je vais vous envoyer, rangée par rangée, à la bibliothèque. Vous, vous serez la première rangée à partir. Vous, la dernière.

Je m'étire le cou et j'observe Émilie.

– Avant que vous ne protestiez, je vous l'accorde : ceux qui sont dans cette rangée-ci auront moins de choix que ceux qui sont dans cette rangée-là, et ceux qui sont dans cette rangée-là auront moins de choix que ceux qui sont dans cette rangée-ci; et ainsi de suite jusqu'à cette rangée-là. Vous comprenez le principe? Bon, ne criez pas à l'injustice : les meilleurs livres resteront, de toute façon, sur les tablettes.

Je jette un coup d'œil en direction de David.

– Presque tous les livres qui sont sur la liste sont disponibles : j'ai vérifié ce matin. Si vous êtes incapables de trouver le livre que vous voulez, choisissez-en un autre : c'est probablement un de vos camarades qui l'a

emprunté. Si vous êtes incapables de trouver tous les livres que vous cherchez, c'est peut-être, je dis peut-être : ce n'est qu'une possibilité, je ne dis pas qu'il ne pourrait pas y avoir d'autres explications; mais c'est peut-être que vous ne cherchez pas comme il faut.

« Hostie qu'y est con. »

– ... petite madame à la bibliothèque qui est là pour vous aider. Son bureau est juste à côté du comptoir de prêt. Si vous êtes incapables de trouver les livres que vous cherchez, allez la voir.

« Oui mais si on est pas capable de trouver la petite madame? »

– ... tout comme moi, un peu ratatinée, mais elle est, contrairement à moi, bien gentille.

Je souris. Je fixe le tableau.

– Elle s'appelle Monique...

« Votre profession Monique? J'aide les étudiants à trouver des livres. Je vous écoute, madame. Et bien, sergent, j'étais à mon bureau lorsque le charmant jeune homme là-bas est arrivé. Y m'a posé une question sur le livre qu'y venait de trouver. C'était une question très intelligente... Le petit voyou qui est étendu là-bas, y s'appelle David Moreau; je l'sais parce qu'y a remis son livre en retard la semaine passée; y manque des pages et le dessus est tout déchiré... »

– Est-ce qu'il y en a qui ont des questions?

« Y a arraché la sacoche de la fille qui attendait au comptoir de prêt mais le jeune homme s'est retourné pis y a lancé son livre en direction de la sortie.

Comme y était magnétisé, le tourniquet s'est bloqué pis l'alarme a sonné. Le petit voyou a reçu la barre dans le ventre, y a pirouetté par-dessus pis y est tombé de l'autre côté. Y s'est pas relevé. Après ça, le charmant jeune homme est allé redonner à la fille sa sacoche... »

– ... y aller. Ne traînez pas dans les corridors.

« J'crois que c'est ta sacoche, Émilie. Merci. Eh... C'est quoi ton nom?

Latourelle. Vincent Latourelle. »

– Monsieur Latourelle. Vous faites partie de la première rangée à ce que je sache.

Je me lève.

– Les présentations orales auront lieu dans deux semaines. Demain, je ferai circuler la grille d'évaluation. N'attendez pas à la dernière...

– Hé! L'Attardé! Ta liste!

Quelques étudiants rient.

— Ah, eh... merci.

Je prends une liste sur le bureau de Bertrand.

« Attardé toi-même, hostie de con. »

– Monsieur Moreau! Vous voulez intervenir? Levez la main et attendez que je vous désigne! Ça vous donnera peut-être le temps de réfléchir...

Je sors de la classe.

« Y ont encore toutes ri de moi, hostie. »

Je regarde devant moi : Émilie est la première de la file et a une bonne longueur d'avance sur moi.

« Au moins, t'a pas compris ce qu'y a dit. »

Alexandre rattrape ses deux amies. Ils marchent côte à côte.

« Faut pas qu'y la rejoignent : j'vas encore être le seul tout seul. »

J'accélère le pas. J'entre dans la bibliothèque. Émilie prend une direction, Alexandre et ses deux amies une autre. J'hésite. Je suis Alexandre et ses deux amies. Ils pénètrent dans une rangée. Ils chuchotent entre eux.

– Que c'est que tu veux, toi?

— Rien.

Je feins de chercher des livres. Je jette un œil sur ma liste.

« Hostie que j'suis con. »

– Tu trouveras rien ici.

— Je l'sais.

Je me déplace vers l'extrémité de la rangée.

« Que c'est qu'y font là, d'abord? »

Je repère Émilie : elle est devant un classeur; un tiroir est ouvert; elle parcourt les petites cartes. Je me dirige vers l'un des trois classeurs placés contre le mur. J'ouvre un tiroir et consulte ma liste. Je secoue la tête.

« Hostie. »

Émilie se dirige vers les rayonnages. J'observe dans quelle rangée elle pénètre. Les deux filles et Alexandre prennent possession des deux autres classeurs. L'une d'elles et Alexandre plaisantent.

« Y risent de moi c'est sûr. Que c'est qu'y'a? Que c'est qu'y'a? »

Ils passent derrière moi et rejoignent leur amie. Je note des chiffres sur

ma liste.

– Allez Marie-Michèle! C'est long.

Les trois amis se dirigent vers la rangée d'où sort Émilie.

« Je pourrais y demander de m'aider. »

Je fixe ma liste.

« Excuse-moi Émilie, tu pourrais-tu m'expliquer comment qu'y faut faire pour trouver des livres? Ah non, hostie. J'vas encore passer pour un con. »

Je quitte les classeurs et m'enfonce dans une rangée. J'observe Marie-Michèle, Alexandre et leur amie.

– Julie, re... C'est quoi ça?

– C'est du Michel Tremblay. Tu connais pas ça?

– Ben non, j'connais pas ça. J'suis pas une bolle comme toi, moi.

– J'suis pas une bolle. Pis c'est quoi que t'as choisi, toi?

– Regarde-moi ça : même pas un centimètre d'épaisseur.

Julie et Alexandre s'immobilisent au bout de la rangée.

– Marie-Michèle!

– Minute là!

– Dépêche-toi, Bertrand va encore gueuler pour rien.

Marie-Michèle rejoint Julie et Alexandre. Ils se dirigent vers le comptoir de prêt. Je prends un livre. Je le feuillette.

– Pourquoi t'as choisi un livre épais de même?

– Mon frère l'a lu l'année passée...

« Ouf hostie, y m'ont pas vu. »

Je pénètre à toute vitesse dans leur rangée.

« N'importe 'quel. N'importe 'quel. »

Je tire des livres au hasard. Je vérifie s'ils sont sur ma liste.

« Hostie. »

Je regarde en direction du comptoir de prêt.

« Ah non, hostie. J'suis encore le dernier. Allez! N'importe 'quel. N'importe 'quel. J'comprends rien hostie. J'vas encore passer pour un con. Ah! Pis tant pis. »

Je prends un livre au hasard. Je fonce vers le comptoir de prêt.

– Retour le quatorze octobre.

— Merci.

Je pousse la porte vitrée. Je m'arrête.

« Ah non. Si y faut qu'y me demande le titre de mon livre? J'en dirai un au hasard! »

Je fais deux pas.

« Si y le voit? Hostie, y va sûrement le voir. »

Je rattrape la porte derrière moi.

« Pis si y faut que quelqu'un prenne le livre que j'ai supposé pris. »

Je reviens sur mes pas. Je me heurte au tourniquet.

– L'autre porte!

— J'voulais juste...

– Si tu veux rentrer, y faut que tu passes par l'autre porte.

Je rentre.

« Hostie, c'est quoi son nom déjà à elle? »

— J'aimerais ça parler à la madame qui peut nous aider à trouver des livres.

– Tu sais pas te servir des classeurs ?

— Pas, eh... pas vraiment.

Elle me dévisage avec exaspération.

– Va voir Monique juste là.

« Hostie de conne. »

— Excusez madame.

– Oui, jeune homme.

— Est-ce que vous pourriez... eh... en fait, j'sais pas comment me servir des classeurs.

– Ah non?

Elle se lève.

– Suis-moi, je vais te montrer ça.

Nous nous dirigeons vers les classeurs.

– Est-ce que tu es dans le cours de Bertrand Leclerc?

— Oui.

Nous nous arrêtons devant l'un d'eux.

– Il y a deux façons de chercher un roman : soit tu regardes dans le classeur de gauche, Auteur, soit tu regardes dans le classeur de droite, Titre.

– Pis le classeur du milieu, à quoi qu'y sert?

Des étudiants de la deuxième rangée entrent dans la bibliothèque.

« Ah non, hostie. »

– ... sur un sujet... migration des oiseaux... intéressant... les sports  
d'hiver...

— C'est correct. Merci. J'ai... j'ai compris.

Elle s'arrête, pince les lèvres et hoche la tête.

– Tu aimerais qu'on cherche ensemble un livre qui est sur ta liste?

— Non... non, merci. C'est correct. J'comprends là.

– Tu veux pas qu'on essaie ensemble? Tu serais certain...

— Non, c'est correct là! J'te l'ai dit : j'comprends.

Elle pince de nouveau les lèvres, tourne les talons et m'abandonne à mon  
classeur.

— Merci.

J'ouvre un tiroir.

« Bessette, Gérard. *Le Libraire*. »

Je prends la cote en note. J'aperçois le livre sur les tablettes.

« Cool hostie. »

– Retour le quatorze octobre.

— Oui.

Je sors de la bibliothèque en courant. Je tourne le coin en marchant.

« Si y'ont dit que j'cherchais dans Sujet ? »

Je cours. Je tourne le coin en marchant.

« Si y me dit de quoi ? Si y me demande pourquoi ç'a été si long ? »

Je ralentis le pas. J'enfonce l'un des deux livres dans mon pantalon.



« On voit rien. »

J'ouvre la porte délicatement. Bertrand consulte sa montre.

– ... Révolution tranquille. Est-ce qu'il y en a qui ont déjà entendu cette expression ?

Je regagne ma place.

« Si y me dit de quoi, je l'tue, hostie. »

## II

— Salut. Ça va ?

— Ben oui. Toi ?

— Oui.

Je m'assois.

— T'as-tu vu c'est qui qui est assis en arrière ?

— Oui. Y'avait pas d'autre banc de libre.

— Mais tu finissais pas en édu aujourd'hui ?

— Y a fallu que je retourne à mon casier.

Je soupire avec exagération.

— Un vendredi à part de ça !

— J'avais pas le choix. J'avais oublié mon livre de math pis j'ai un examen lundi.

J'aperçois Émilie sur le marchepied de l'autobus. J'incline la tête. Elle m'effleure l'épaule en passant dans l'allée. Je me tourne vers elle et me retourne précipitamment en apercevant du coin de l'œil son amie, assise trois bancs derrière moi.

« Hostie. A m'a vu la regarder. »

— ... en fin de semaine ?

« J'aurais dû faire semblant de regarder par la fenêtre. La prochaine fois... »

— An ? Quoi ?

— Qu'est-ce que tu fais de bon en fin de semaine ?

— Ben, rien. Toi ?

— Rien. On pourrait aller faire du vélo de montagne.

— Ah non. J'hâïs ça faire du vélo. Pis de touté façon, j'ai un livre à lire pis un exposé oral qu'y faut que j'prépare pour mercredi.

Éric pince les lèvres, renverse légèrement la tête et la tourne vers la fenêtre.

« Hostie que j'suis écœuré. »

— Si tu veux Éric, on pourrait y aller une autre fois ?

— Oui, oui.

Je fixe la chevelure d'une fille assise dans l'autobus voisin.

— Écoute Éric, c'est que ça me stresse ben gros mon exposé pis j'ai pas encore lu mon livre. En plus, j'lis vraiment lentement. Ça va me prendre toute ma fin de semaine. Pis y faut que j'sois bien préparé parce que le prof va me poser plein de questions.

Patrick entre dans l'autobus, suivi de François.

« Ah non, hostie. »

Je fronce les sourcils et fixe le dossier devant moi.

« Y étaient mieux de pas me toucher, hostie. »

\* \* \*

J'avance subitement la tête.

— Onh, excuse-moi.

Patrick et François s'esclaffent. Ils enfoncent leurs genoux dans le dossier de mon banc. J'inspire profondément par saccades.

« Ah non, hostie. Y auraient pas pu rester en arrière, eux. »

J'observe Éric du coin de l'œil : il est tourné vers la fenêtre. Je lui tape sur l'épaule. Il ne réagit pas.

« Y doit penser que c'est à cause de moi qu'y se fait écœurer. »

Je ferme les yeux.

« Y se ferait écœurer de toute façon, l'hostie de con. »

Les secousses se font plus violentes. Je m'efforce de garder la tête immobile. Du coin de l'œil, j'observe de nouveau Éric : sous l'impact des coups de genoux, son épaule droite décolle du dossier à intervalles réguliers. Un faible éclat de rire s'échappe de ma bouche. J'avance la mâchoire inférieure pour ne pas sourire.

« Pense à d'autres choses ! Pense à d'autres choses ! Eh... Combien... Eh... À quelle page que j'suis rendu dans mon livre, déjà ? Trente-deux ? »

Éric se tourne vers moi et me lance un regard rempli de mépris. Je soupire. Mes yeux se dirigent inlassablement vers son épaule tressautante.

« Trente-trois ? Peut-être trente-quatre ? »

Éric s'appuie soudainement contre la fenêtre et assène un violent coup de coude sur le dossier du banc. Ses yeux s'emplissent de larmes.

« Bravo, hostie de con ! Maintenant ça va être pire qu'avant. »

– Hé ! Choque-toé pas, toé !

François s'agrippe au dossier de mon banc et passe la tête par-dessus l'épaule d'Éric.

– Onh ! Y braille !

– Y faut pas que tu te choques comme ça ! Tu vois, tu t'es fait mal !

– Peut-être qu'y pourrait demander à l'Attardé de le consoler ?

– Hé ! L'Attardé !

Je reçois une claque derrière la tête.

– L'Attardé !

J'en reçois une autre. Je me retourne et j'écarte brusquement le bras de Patrick du revers de la main.

– Hé ! L'Attardé ! Fâche-toé pas. Toé aussi tu pourrais te faire mal.

– Laisse-le Pat. Y va se mettre à brailler lui aussi.

Patrick et François se recalent dans leur banc. Je balaie nerveusement du regard les visages réjouis et me retourne vers l'avant.

« Un jour, y vont le regretter. Y vont tellement le regretter. »

Les secousses se renouvellent.

« Pis tout ça c'est de sa faute à cet hostie de con-là. Y fallait qu'y réplique... »

Patrick se lève. J'avance la tête.

– T'es ben peureux, toé.

Éric détourne les yeux de la fenêtre et observe Patrick manipuler son sac au-dessus de nos têtes.

– Que c'est que tu veux, toé ? Ma pomme ? Tu veux ma pomme ?

Éric jette un coup d'œil dans ma direction. Je le foudroie du regard. Ses yeux larmoyants se redirigent vers la fenêtre.

« Trois arrêts encore. Juste trois. »

Patrick croque dans sa pomme.

« Au prochain arrêt, j'vas me lever pour laisser passer Éric pis j'vas aller m'asseoir sur le premier banc, en avant. J'aurai pas l'air d'un lâche. Y faut que j'me lève de toute façon pour le laisser passer... »

Je reçois un morceau de pomme derrière la tête.

« Hostie. »

Éric se passe la main dans les cheveux et émet un grognement.

« Fais rien. Surtout, fais rien, hostie de con. »

Je regarde les maisons défiler par le pare-brise.

« Ça va bien aller. J'vas me lever... »

Éric balaye rageusement son pantalon du revers de la main. Je me tourne vers lui et prends un air interrogateur. Il pince les lèvres, se redresse et saisit son sac.

– Excuse-moi.

Je me lève et fais un pas à reculons dans l'allée.

« Prends ton sac pis suis-le. Allez. Suis-le. »

Patrick tire sur la poche arrière de mon pantalon et y glisse un morceau de pomme. Je me retourne brusquement vers lui et le fixe dans les yeux.

– Que c'est que tu veux, toé ?

– Peut-être qu'y veut le reste de ta pomme?

– Tu veux mon cœur de pomme ? C'est ça que tu veux ?

Je secoue la tête et me rassois sur mon banc.

– Oublie pas d'enlever les pépins pour pas qu'y s'étouffe.

Patrick et François éclatent de rire.

« Deux arrêts encore. Ça va... Ça va bien aller, là. Y feront... Y feront plus rien, là. Y vont... Y vont... Y vont arrêter. C'est sûr qu'y vont arrêter parce qu'y vont... y vont arrêter. »

Je reçois un pépin derrière la tête. Je ferme les yeux.

« Pleure pas. Surtout, pleure pas. »

J'en reçois un autre.

« Allez ! Avance, maudit autobus de con ! »

L'une des deux filles descendant à mon arrêt m'effleure l'épaule.

« Allez, lève-toi ! Lève-toi ! »

Je me lève et saisis mon sac. Patrick tente de me faire un croche-pied.

— Hostie de con !

— Ouh ! C'est pas gentil ça.

— Viens François : on descend avec lui.

— Ah non, Pat. Laisse-le. Ça me tente pas de marcher jusqu'à chez moi.

— Ça va te prendre cinq minutes de plus.

— Ah non...

Je descends et marche avec empressement.

— Hé ! L'Attardé ?

« Hostie. »

— L'Attardé ?

Je jette un coup d'œil derrière moi. Patrick sort un bras par la fenêtre et me lance son cœur de pomme. Je l'évite de justesse.

– T’oubliais le reste de ta collation !

L’autobus décolle. Je croise les regards enjoués de Patrick et François, et celui d’Émilie, inexpressif.

« J’suis vraiment juste un... un... un hostie de lâche. »

Je fais quelques pas et retire le morceau de pomme de ma poche.

« J’aurais dû le prendre pis y lancer en pleine face. Pis pourquoi que j’m’retourne quand qu’y m’appellent l’Attardé ? Hostie que j’suis con. J’suis tellement con. »

Des larmes coulent sur mes joues.

« Pleure, hostie de con. Pleure ! »

J’aperçois monsieur Nguyen. Il me regarde, immobile au milieu de sa rocaille.

« Que c’est que tu veux, toi ? »

J’accélère le pas. J’entrevois la voiture de ma mère en face de la maison.

« Ah merde ! »

J’essuie mes larmes et m’examine les yeux dans la vitre d’un véhicule stationné. Je soupire. Je m’assois sur la bordure cimentée le long de la rue.

« Que c’est que j’leur ai fait à eux ? Rien. J’leur ai rien fait. »

J’observe une fourmi zigzaguer sur l’asphalte.

« Tu veux apprendre karaté, n’est-ce pas ? Comment ça que vous savez ça ? Comment Monsieur Nguyen sait, pas important. Tu veux apprendre ? Vous connaissez le karaté ? Ya. C’est votre père qui vous l’a appris ? Ya. Si vous me l’apprenez, j’vous jure que j’vas m’en servir juste pour me défendre. »



J'vous le jure. Je sais, Vincent San. Je sais. Tu vas faire ce que Monsieur Nguyen dit de faire ? Ah, oui, j'vous le jure. Demain matin, six heures, venir couper pelouse. Aujourd'hui, aller reposer chez toi. Tes amis t'ont faite souffrir aujourd'hui. Ah, oui, mes amis... Aller vider esprit. Karaté, concentration et équilibre. Toi, pas concentration et pas équilibre. Demain matin, six heures. »

J'ensevelis la fourmi sous une poignée de gazon.

« Vincent San. Été bientôt terminé. Monsieur Nguyen est fier de toi. Bon entraînement. Demain matin, école. Prêt pour école ? Oui. Si jamais y me provoquent, j'suis sûr que j'vas les battre. J'suis sûr. Vincent San ! Gagner ou perdre, pas important. Faire bon combat, gagner respect. Mais apprendre école aussi. Karaté bon pour concentration. Concentration bon pour école. École bon pour équilibre. »

Une vieille femme passe à vélo sans m'apercevoir.

« Hé, l'Attardé ! Sauve-toé pas. Onh ! Regarde-le Pat. On dirait qu'y a pris des cours de karaté pendant l'été. T'es ben épeurant, toé ! J'pense que j'vas m'enfuir en courant. Ah, non ! Tiens, François pis moé, on va te donner une petite leçon. Kei-ai ! Ça va Pat ? Lâche-moé pis pogne ton bord. Toé, tu vas en manger toute une. Kei-ai ! Kei-ai ! Pat ! Kei-ai ! Monsieur Nguyen, Monsieur Nguyen ! J'ai réussi. J'ai réussi. Y se sont sauvés. Pis Émilie regardait par la fenêtre de l'autobus. A m'a vu les battre. »

## III

— La troisième raison qui fait que le libraire est un personnage égoïste est qu'il nuit à ses clients. En effet, à ceux qui lui demandent des renseignements ou qui lui posent des questions, Hervé Jodoin leur passe les livres qu'il croit le moins susceptibles de les intéresser. Certains reviennent quelques jours plus tard en déclarant qu'ils ont trouvé le livre ennuyeux, alors il leur demande des précisions sur les parties qui leur ont paru particulièrement endormantes ou choquantes et il leur refile un second bouquin aussi semblable au premier que possible. Il y a toutefois une cliente chez qui le truc a raté. Elle a rappliqué trois jours plus tard en le remerciant et en lui disant qu'après avoir lu ce livre, elle se sentait presque heureuse. Alors, Hervé Jodoin a saisi le volume le plus épais qui lui est tombé sous la main et lui a donné.

Mes yeux se détachent du visage d'Émilie et parcourent ma fiche.

— Un autre exemple est lorsqu'un matin, Monsieur le Curé est entré. Hervé Jodoin lui a demandé s'il désirait qu'il lui commande deux volumes qu'il savait que le Curé ne voulait pas. Il lui a aussi demandé s'il ne se laisserait pas tenter par d'autres volumes car il espérait lui passer un livre invendu et sans valeur.

Je consulte ma fiche.

— Un autre exemple est lorsqu'un après-midi, une vieille femme a tiré une vingtaine de volumes des rayons et les a éparpillés sur le comptoir sans en acheter un seul. Hervé Jodoin lui a fait remarquer que c'était une coutume bien établie chez ses clients de remettre en place les livres qu'ils déplaçaient. Elle lui

a rétorqué qu'il fallait être singulièrement dépourvu de manières pour émettre une observation semblable à une vieille femme...

« Hostie, arrête de la regarder ! »

Je détourne brusquement les yeux.

— ... eh...

Quelques têtes se redressent.

— ... à une vieille femme... eh...

David m'inspecte du regard, un sourire en coin.

« Hostie, y m'a vu la regarder. »

— ... eh...

« Concentre-toi. »

— ... une vieille femme... eh...

« Ah oui ! »

— ... une vieille femme a tiré une vingtaine de volumes des rayons et les a éparpillés sur le comptoir...

Je perçois l'étonnement sur le visage d'une étudiante.

« Ah non, hostie, c'est pas ça ! »

— Eh...

J'avale difficilement.

« Concentre-toi. Concentre-toi ! »

— ... une vieille femme... une vieille femme... En tout cas, 'était vieille !

J'étouffe un rire en constatant l'insuccès de ma blague.

« Ah merde. »

— ... eh...

« Ah ! Pis tant pis. »

Je consulte ma fiche.

— Bref...

« Ah non, hostie ! C'est pas vrai ? C'est pas vrai ? »

— Bref... eh... c'est tout, merci.

Plusieurs étudiants me regardent, amusés.

– Pas de conclusion monsieur Latourelle ?

— Non.

Bertrand dépose son crayon, retire ses lunettes et s'accoude sur son pupitre sans me quitter des yeux. Je fronce les sourcils.

– Bien, inventez-en une, monsieur Latourelle, ou vous perdrez les dix points qui y sont accordés.

Je prête mon attention à David : il arbore un air niais et me fixe en tremblotant.

« Que c'est que tu veux, toi ? »

Marc-André se tourne vers son ami et pouffe d'un rire silencieux. Je jette un coup d'œil à mes mains.

« Hostie, j'tremble. »

Je dépose ma fiche sur le bureau de Bertrand et enfouis mes mains dans mes poches.

– Monsieur Latourelle ?

Je sursaute.

« Hostie, ma conclusion ! »

— Ben, eh...

Je scrute ma fiche.

« Pourquoi j'ai juste écrit cet hostie de mot-là, hostie ! »

— Je l'sais pas. J'me souviens juste que ça commençait par bref.

Plusieurs étudiants éclatent de rire et se tournent vers Bertrand. Je souris.

— Vous alliez sûrement nous rappeler... Bon, ça suffit !

L'hilarité s'alanguit.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans le fait qu'un étudiant qui est sur le bord d'échouer son cours de français accomplisse une performance aussi lamentable. Ce sont des points donnés les exposés oraux ! Alors forcez-vous...

Bertrand soupire, se masse les tempes et pose les yeux sur sa feuille.

— Vous alliez sûrement nous rappeler que vous avez dépeint le libraire comme un être paresseux, méprisant et égoïste ? N'est-ce pas le portrait que vous avez fait ?

— Oui.

— Vous êtes incapable de poursuivre ?

— Non.

— Bon, on vous remercie pour cet exposé sans conclusion, monsieur Latourelle.

Bertrand tape dans ses mains, les autres suivent. Tous m'applaudissent, souriants. Je prends ma fiche et fais quelques pas en direction de mon pupitre.

« Hostie de gang de cons. Prof de con. »

– Ne partez pas tout de suite : j’ai quelques questions pour vous.

— Ah, oui, c’est vrai.

Je me repositionne devant la classe. Je jette un coup d’œil à mes mains et les dirige derrière mon dos.

– Bon, je vous le dis tout de suite, monsieur Latourelle : je n’ai pas apprécié du tout que vous plagiez de la sorte...

J’écarterquille les yeux.

— J’ai pas copié.

– Vous n’avez pas copié ?

— Non !

Les larmes me montent aux yeux.

– Assoyez-vous, monsieur Latourelle.

— J’en ai pas envie.

– Assoyez-vous.

Je cligne des paupières pour tenter d’y chasser les larmes. Je tire la chaise devant moi et m’assois lourdement.

– Bon, calmez-vous.

Je croise les bras et secoue la tête.

« Hostie, j’ai pas copié. Y sont encore toutes contre moi hostie. Toute la gang ! »

– Je ne vous accuse pas d’avoir copié l’exposé de quelqu’un d’autre, monsieur Latourelle. Seulement, vous ne pouvez pas transcrire de longs extraits

d'une œuvre, changer quelques mots, et nous les présenter comme si vous les aviez écrits.

Je lève des yeux noyés de larmes vers Bertrand.

— J'ai jamais dit que j'les avais écrits.

— Vous comprenez ce que je veux dire, monsieur Latourelle. Vous voulez qu'on compare des passages de votre exposé avec des extraits de l'œuvre ?

Deux larmes perlent le long de mes joues.

— Bon. Écoutez-moi tous.

Bertrand se lève.

— C'est la dernière fois que je vous le répète. Monsieur Moreau ?

Tournez-vous vers moi.

— J'veus écoutais.

Je m'essuie rapidement les yeux avec la manche de mon chandail.

— Je préfère que vous soyez tourné vers moi.

— J'voulais juste surveiller l'Attardé.

— Ça suffit!

— Pour pas qu'y morve sur votre bureau.

Plusieurs étudiants s'esclaffent. Je renifle bruyamment.

— Sortez de ma classe monsieur Moreau.

David se lève et se tourne vers Bertrand.

— Où que j'vas ?

— Dans le corridor, à cinq mètres de la porte.

— Je baisse la tête.

La porte se referme délicatement.

– Je ne supporterai pas ce genre d'intervention dans ma classe. Vous m'avez bien compris ?

– Oui.

Bertrand se frotte le visage avec ses deux mains.

– Bon, où est-ce que j'en étais ? Les extraits de l'œuvre. Donc, pas de collage de citations, ni dans les exposés oraux, ni à l'examen final. Vous m'avez bien compris ?

– Oui.

– Monsieur Latourelle ?

— Oui.

– Bon. Ma question. Elle est un peu complexe, mais si vous y répondez de manière satisfaisante, j'ajusterai ma pondération de façon à ce que vous puissiez récupérer les points que vous avez perdus pour avoir présenté un exposé sans conclusion. Si vous avez porté attention à ce que j'ai dit ces deux dernières semaines, vous devriez être en mesure d'y répondre sans trop de difficultés.

J'inspire profondément par saccades.

– Lorsque *Le Libraire* a paru en mille neuf cent soixante, les critiques ont décrit Hervé Jodoin comme un intellectuel raté et aliéné, et ce, jusqu'en dix-neuf cent soixante-sept, année où un critique va complètement changer la donne et faire d'Hervé Jodoin un combattant de l'aliénation sociale. Dans votre exposé, vous avez décrit le libraire comme un être paresseux, méprisant et



égoïste. Pourriez-vous trouver dans le roman des éléments à partir desquels on pourrait réévaluer le personnage pour en faire une sorte de héros national.

Je fixe le pupitre inoccupé devant moi.

« Faire un héros national d'Hervé Jodoin. Le réévaluer. Y est pas un intellectuel raté pis aliéné. Des éléments qui font qu'y est pas raté pis aliéné ? Aliéné ? Ça veut dire quoi, déjà, aliéné ? Y est pas raté. Des éléments qui font qu'y est pas raté ? Je l'sais pas moi, hostie. Ah oui ! J'ai dit qu'y était paresseux, méprisant pis égoïste. Y est pas paresseux. Des éléments qui font qu'y est pas paresseux ? Y travaille ? Non. Y... Des éléments qui font qu'y est pas méprisant ? Qu'y est pas égoïste ? J'sais pas moi, hostie. C'est quoi la question ? Ah oui, un héros ! Y faut qu'y soit un héros. Des éléments qui font qu'y est un héros ?

– J'admets que ma question est complexe. Vous voulez que je la reformule ?

— Ben, y faut que j'trouve des éléments qui feraient d'Hervé Jodoin un héros ?

– Oui. Bon, héros est peut-être un peu exagéré ; disons un personnage dont on pourrait admirer le courage.

Mes jambes s'agitent sous le bureau. Je croise les bras.

— Ben, eh...

Je place mes mains sous mes aisselles et me redresse sur ma chaise.

— Ben, j'sais pas si c'est ça mais... eh...

Je décroise les bras.

— ... y se fout de tout.

Deux filles échangent un regard désespéré.

« Ah non ! C'est pas ça, hostie. »

– Soyez plus explicite, monsieur Latourelle.

— Ben...

« Ah non, hostie. J'passe encore pour un con. »

– Votre réponse n'est pas inintéressante. Je vous demande simplement d'expliquer votre raisonnement.

— Ben moi, j'ai trouvé qu'y était pas si raté que ça parce qu'y fait pas ce que les autres veulent qu'y fasse, y fait ce qu'y veut. J'veux dire : y fera pas de quoi juste parce qu'y pense que les autres veulent qu'y le fasse. Y fait ce qu'y veut pis ça le dérange pas de pas se faire aimer ou que les autres le prennent pour un con ; j'veux dire : pour un raté. Pis aussi, y sait se faire respecter. Y réplique à son patron. 'Y dit qu'y a pas le droit de l'insulter. Pis y se laisse pas faire avec le curé.

Bertrand hoche la tête en signe d'assentiment. Un léger sourire se dessine sur son visage.

– Intéressant, monsieur Latourelle. Réponse très intéressante et d'autant plus satisfaisante que vous avez utilisé l'un des éléments dont vont justement se servir les critiques pour réévaluer le personnage d'Hervé Jodoin : sa joute verbale avec le curé. Vous pouvez aller vous rasseoir.

Je me lève et me dirige vers mon pupitre.

– Hervé Jodoin va défier l'autorité en vendant un livre à l'index à un

étudiant et va contrer brillamment le curé lorsque celui-ci va se présenter à la librairie. Il va écrire dans son journal, et je cite : “C’est seulement après le départ du curé qu’une étrange jubilation s’empara de moi; et plus loin : J’avais en somme remporté une petite victoire”. Mais ce n’est pas tout : la journée terminée...

« Hostie que ç’a pas rapport. »

– ... à la taverne, comme d’habitude...

« Hostie que c’est con le français. »

## IV

Mon crayon tombe sur le plancher. Je le récupère sans lever les fesses de ma chaise. Je jette un coup d'œil en direction de ma télévision, m'étire les bras et bâille bruyamment en joignant les mains derrière ma tête. Je promène mon regard sur différents bibelots nichant dans les espaces vides de ma bibliothèque. Je prends une feuille mobile dans le premier tiroir de mon bureau, soulève un à un mes cahiers de géographie, aperçois mon aiguisoir, taille mon crayon au-dessus de la poubelle, vérifie la solidité de la mine et inspire profondément.

— *Chère Émilie, je s'ai que ça doit faire assez bizarre de recevoir une lettre de moi puisque je t'ai jamais parlé.*

« Chère Émilie, je sais que ça doit faire assez bizarre de recevoir une lettre de moi puisque je t'ai jamais parlé. De moi. A sait même pas... De quelqu'un. Oui. »

Je rature la fin de la phrase.

— *de quelqu'un qui t'as jamais parlé. Je te connais très peu mais je voulais te dire que je te trouves très attirante.*

« Chère Émilie, je sais que ça doit faire assez bizarre de recevoir une lettre de quelqu'un qui t'a jamais parlé. »

Je dessine une flèche.

— *surtout quand il est dans ton autobus et dans ton cours de français.*

« Chère Émilie, je sais que ça doit faire assez bizarre de recevoir une lettre de quelqu'un qui t'a jamais parlé, surtout quand il est dans ton autobus et dans ton cours de français. Je te connais très peu mais je voulais te dire que je te

trouve très attirante. Oui. Et en plus très belle. Très, très belle. Je te connais très peu... Mais là : très peu, très attirante, très belle. J'te connais eh... à peine. »

Je biffe deux mots.

— *à peine*

Je barre le point.

— *et en plus très belle. Je sais que moi, je suis pas très beau. Mais l'amour a rien à voir avec la beauté, mais avec la bonté.*

« Mais l'amour a rien à voir avec la beauté, mais avec la bonté. Non. »

Je raye la dernière phrase.

— *Mais qu'est-ce que la beauté à comparer à la bonté ?*

« Chère Émilie, je sais que ça doit faire assez bizarre de recevoir une lettre de quelqu'un qui t'a jamais parlé, surtout quand il est dans ton autobus et dans ton cours de français. Je te connais à peine mais je voulais te dire que je te trouve très attirante et en plus très belle. Je sais que moi, je suis pas très beau. Mais qu'est-ce que la beauté à comparer à la bonté ? »

Je soupire et dépose mon crayon.

« A doit même pas penser que j'suis bon, mais que j'suis con. »

Je jette un coup d'œil en direction de la télévision et sors de ma chambre. J'entre dans la salle de bain, ferme et verrouille la porte derrière moi. J'arque un sourcil, plisse légèrement les yeux et me regarde dans le miroir.

« Hostie que j'suis laid. »

Je saisis ma brosse à cheveux et me donne quelques coups dans le toupet.

Je fléchis la tête, ferme les paupières à demi et souris.

« C'est tellement pas juste. »

Je m'appuie contre le mur. J'arrache distraitement les cheveux enroulés autour de ma brosse.

« Tu vois Émilie, si j'étais beau, personne m'écœurerait. Les filles me regarderaient pis j'aurais pas honte de les regarder parce que j'saurais que juste le fait de les regarder, ça serait un compliment. A se diraient : ce beau gars-là m'a regardé, y doit me trouver belle. Mais là, si je regarde une fille pis qu'a me voit la regarder, je l'vois dans ses yeux qu'a se dit : Que c'est que tu veux, toi ? Regarde ailleurs ! Moi, j'pense que t'exagères. Oui, je l'sais que j'suis pas si laid que ça, mais tu peux pas comprendre. Quand t'es timide pis que t'es pas vraiment beau, y faut que t'aies un style, une personnalité : moi, j'en ai pas vraiment. Pis j'suis vraiment plus timide que les autres. Ça fait depuis le début de l'année que j'veux te parler pis c'est la première fois que j'réussis. Pis ça, c'est juste à cause que ton amie est pas là pis que le gars à côté de qui j'm'assois non plus. »

Je me penche au-dessus du lavabo et m'examine le visage de près dans le miroir.

« Y faut vraiment que j'me rase la moustache cet été. »

J'effleure du bout des doigts le duvet couvrant ma lèvre supérieure. Je me fixe dans les yeux.

« Cet été, j'me rase la moustache pis j'me fais couper les cheveux court. »

Je soulève mon toupet de la main droite et fais un pas à reculons.

J'observe mon biceps.

« Y faut que j'me muscle aussi. Comme ça, y oseront pas m'écœurer en disant que j'ai changé à cause qu'y m'écœuraient. Y faut que j'aie l'air d'avoir confiance. Tout de suite après mon dernier examen, j'commence à m'entraîner ! »

Je reviens dans ma chambre. Je frappe deux coups sur le dessus de ma télévision. L'image cesse de sautiller. J'augmente le volume.

– Vous perdez Patrick Roy. Vous faites quoi ? Vous venez de changer l'allure de la série, et puis, c'est pour ça...

– Vous retournez le momentum à l'adversaire.

– ... c'est pour ça que ça doit se terminer ce soir pour le Canadien. Tous ces petits risques-là...

– Ça s'est rapproché de la fin pour le Canadien avec le but de Lebeau.

– Stéphane Lebeau, et le travail... une longue passe de Brisebois à Leclair, qui continue son excellent travail, et Mike Keane aussi, qui a été brillant sur ce jeu, a regardé à l'arrière, et puis finalement a pris tout le monde en défaut, et puis Stéphane Lebeau qui a marqué un but pour Jacques Primeau.

– Bon, pis Jacques, le match n'est pas terminé ce soir...

– Non.

– ... c'est trois un pour le Canadien. On se retrouve dans le vestiaire pour la célébration, après le match. La soirée de hockey Molson...

– Oh !

– ... vous présente la finale de la Coupe Stanley à l'antenne de Radio-

Canada.

Je coupe le son et me rassois à mon bureau.

« Allez ! J'm'étais juré que j'étudierais entre les périodes. »

Je plie ma lettre inachevée en deux et la glisse sous mes cahiers de géographie. Je prends mon crayon et colore la salopette d'un mineur extrayant des minerais de fer.

« Y faudrait qu'apprenne que j'suis pas un con. Peut-être qu'a une sœur plus jeune ? J'pourrais m'arranger pour que Geneviève devienne son amie pis qu'a y dise que j'ai fait exprès de pleurer juste pour faire pitié pour pas que le prof me coule. »

Je m'accoude sur mon bureau et dessine des motifs sur le bouclier canadien.

« Y est allé s'asseoir à sa place sans regarder personne. C'est là que la porte s'est ouverte pis qu'on s'est toutes retournés. Moi, au début, j'pensais que c'était Moreau qui niaisait parce que la porte s'est ouverte ben lentement. Mais j'comprenais pas comment qu'y faisait pour l'ouvrir sans y toucher. Dès que j'l'ai vu, j'ai tout de suite su que c'était Lui. J'me suis mis à pleurer. Y était tellement... C'était... Je l'sais pas comment dire ça. J'me suis senti pardonné. Y s'est avancé, Y s'est retourné vers nous pis Y a dit : Pourquoi vous faites du mal au plus bon d'entre vous ? Après ça, Y s'est approché de Vincent, Y'a mis une main sur l'épaule pis Y'a dit : Toi, tu comprends pis tu ressens vraiment les choses. Laisse tes affaires là pis suis-moi. Tout le monde le prenait pour un con, ce gars-là. On savait pas nous autres. On savait pas qu'y était de même



parce qu'y était trop bon. Y a dit qu'y se souvenait juste que sa conclusion commençait par bref. Fa'que tout le monde est parti à rire. Pis y'a un gars qui s'appelle David Moreau qui a dit qu'y morvait sur le bureau. Fa'que tout le monde est encore parti à rire. C'est sûr qu'on l'écœurait un peu. On l'appelait l'Attardé. C'est à cause que j'l'ai appelé de même que le prof m'a sorti de la classe. Moi, j'trouvais ça triste pour lui. Ce gars-là, y était aussi dans mon bus. J'ai toujours senti qu'y était pas comme les autres. »

Je me lève et fais quelques pas dans ma chambre. J'allume ma mini chaîne stéréo, insère un disque de R.E.M. dans le lecteur, sélectionne la chanson numéro quatre et m'adosse contre un mur. Je ferme les yeux et balance la tête au son de la musique.

– When the day is long and the night, the night is yours alone, when you're sure you've had enough of this life, well hang on, don't let yourself go, everybody cries and everybody hurts sometimes...

Je jette un œil en direction de la télévision. J'éteins ma mini chaîne stéréo.

« Ah, pis tant pis ! J'copierai ça demain matin. »

Je frappe sur le dessus de ma télévision, augmente le volume et m'allonge sur mon lit.

– Troisième et peut-être dernière période. Voici, Charlie Huddy, une passe dirigée du côté gauche, elle revient de Sydor vers Huddy, interception de Leclair, en retrait passe à Dufresne, à Kirk Muller, chez les Kings, Muller tente un relais vers Leclair, c'est fait, devant pour Bellows mais il n'a pu faire le

ricochet voulu. Rondelle harponnée plus loin par Éric Desjardins...

« Récupérée par Vincent Latourelle à la ligne bleue des Kings, il accélère, revient dans l'enclave, le tir et le but ! Quel jeu de Vincent Latourelle ! Son vingtième des séries. C'est quatre à un pour le Canadien. Gilles, un but qui va faire très mal aux Kings. Oui, Claude. Surveillez sa feinte ici. Il regarde derrière, accélère, puis coupe au filet. Son tir est parfait et bat Kelly Hrudey entre les jambières. On va revoir cette séquence d'un angle différent. La rondelle est poussée par Éric Desjardins. Vincent Latourelle la récupère le long de la rampe, déjoue le défenseur Darryl Sydor, décoche un tir puissant et marque son vingtième but des séries à trente-cinq secondes de la troisième période. »

## V

Je me déchausse et monte les escaliers en plaçant les pieds aux extrémités des marches.

– ... avec Vincent...

Je m'arrête, reviens sur mes pas et m'avance dans le couloir en marchant sur la pointe des pieds.

– ... les adolescents, Sylvie. Tu peux pas rien y faire.

– Ben, ça me décourage de le voir aller. Y est toujours enfermé dans sa chambre. Y descend pour souper pis on le voit pu de la veillée. Des fois, y écoute la télé dans le sous-sol. Dès que son père arrive, y se dépêche à monter les escaliers pour pas le croiser pis y retourne s'enfermer dans sa chambre.

– Pis qu'est-ce que Robert pense de tout ça ?

– Ben, y sait pas trop comment prendre ça lui non plus. Ah, j'te dis les jeunes aujourd'hui. Tu devrais le voir. Y est cerné jusque-là ! Y me dit qu'y fait de l'insomnie. Voyons donc, faire de l'insomnie à son âge. C'est pas normal. Les tiens, y faisaient-tu de l'insomnie ?

– Non, j'pense pas. Y m'en ont jamais parlé en tout cas.

– Ah, ça m'inquiète tout ça.

– As-tu essayé d'en parler avec lui ?

– Y a rien à faire : y veut pas me parler.

– Peut-être qu'y parle à ses amis.

– Ben non, y en a pas d'amis. Y est tout le temps dans sa chambre : les soirs, les fins de semaine : tout le temps. Y reçoit jamais d'appels pis y est

jamais sur le téléphone.

– Pis à l'école, comment qu'y va ?

– Je l'sais pas trop. Ç'a l'air d'aller.

– Est-ce que t'as vu son dernier bulletin ?

– Non. Ça fait un petit bout de temps que j'y demande plus de le voir.

– Tu devrais peut-être appeler à l'école pis parler au directeur. Si y te cache quelque chose, y vaut mieux que tu l'apprennes tout de suite. Y a peut-être besoin d'aide ?

– Ben, c'est ce qu'on commence à penser, moi pis Robert. J'te dirais même qu'ça fait une couple de mois qu'on y pense. Robert s'est informé à sa job v'là deux semaines : on serait remboursés à quatre-vingt pourcent si y verrait un psychologue. Mais on arrive pas à se décider. Que c'est que t'en penses, toi, qu'y verrait un psychologue ?

– Ça pourrait être une bonne idée, Sylvie.

– Tu penses-tu qu'y accepterait d'en voir un ? J'essaie de m'imaginer comment que j'réagis à sa place. J'ai peur qu'y refuse pis qu'y se renferme encore plus.

– Y'a sûrement une façon d'y faire comprendre que ça serait bénéfique pour lui de se confier à quelqu'un qui pourrait l'aider à régler ses problèmes.

– Ah, je l'sais pas trop. J't'avoue que ça me dépasse ces choses-là. Tu sais ce qui y ferait du bien ? De travailler pendant l'été. Y pourrait se faire de l'argent pis, j'sais pas moi, s'acheter des affaires, sortir un peu. Pis le pire dans tout ça, c'est que tout ce qu'y a à faire pour avoir une job, c'est d'aller voir

notre ancienne voisine : 'est gérante dans une station d'essence à cinq minutes d'ici : quinze en bicycle. La semaine passée, on est arrêtés, moi pis Robert, pis j'ai vu une pancarte dans la fenêtre qui disait qu'a cherchait des employés. J'ai demandé à Robert de s'informer pour savoir si Vincent pourrait pas travailler là. Ben, y'aurait pas de problème. A l'accepterait de le prendre même si y a juste seize ans pis qu'y a pas d'expérience. Ben, crée moi ou crée moi pas, y est pas encore allé la voir. Coudons ! J'suis tout de même pas pour y aller à sa place !

– Es-tu sûr qu'y est prêt à travailler ?

– Je l'sais pas. Y avait l'air ben content quand j'y ai annoncé la nouvelle. C'est pas tout le monde qui a la chance de travailler à son âge, comme caissier en plus.

– Ben, j'te souhaite qu'y l'obtienne sa job. C'est sûr que ça y ferait du bien.

– Ah, 'y ira pas. Y aime ben trop ça faire la grasse matinée pis passer ses journées à écouter la télé.

– Pis Geneviève, elle, comment qu'a va ?

– Ah, j'm'inquiète pas pour elle...

\* \* \*

Je soulève la béquille de mon vélo.

« Non ! J'm'étais dit que j'irais pis j'vas y aller. »

Je la rabaisse.

« Mais y m'a vu, hostie. C'est sûr qu'y m'a vu pis c'est sûr qu'y va y dire. A va savoir que j'ai attendu au moins une demi-heure derrière le

dépanneur. Ça va prouver que j'ai pas confiance pis j'l'aurai pas la job. Y faut juste que j'trouve une excuse. Pourquoi ça fait une demi-heure que j'suis ici ? Pourquoi ? Ah, on s'en fout ! J'ai ben le droit d'être ici. Bon, tout ce que j'ai à faire, c'est d'entrer pis de demander à parler à Line. C'est tout, y'a rien de compliqué là-dans. Vas-y, allez, t'as juste à y aller. Ah, pourquoi que j'suis jamais capable de rien faire, hostie ! »

Une voiture passe devant moi et se dirige vers le lave-auto. J'empoigne mon guidon et simule une vérification des freins.

« Ça sert à rien de continuer à penser. C'est vrai qu'y'a plus de pancarte dans la fenêtre mais ça veut pas dire qu'a trouvé quelqu'un. De toute façon, on s'en fout ! Y faut que j'y aille quand même sinon c'est sûr que j'pourrai jamais travailler là parce qu'a saura jamais que j'veux travailler là. »

Je marche le long du mur.

« Pis peut-être que j'l'ai juste pas vue l'hostie de pancarte. Bon ! C'est simple. J'entre. J'dis au gars de la caisse que j'aimerais ça parler à... là, y faut que j'me décide : qui c'est que j'dis, Line ou madame Forget ? Line. J'dis Line. A va venir me voir, j'y dis : bonjour Line, j'sais pas si vous me reconnaissez, j'suis votre ancien voisin. Ma mère m'a dit..., ah non : j'ai appris que vous cherchez des employés pis j'serais vraiment beaucoup intéressé à travailler pour vous. Si a me demande pourquoi que j'suis pas venu avant, j'y répons que c'est à cause de mes examens. Pis si le gars de la caisse me demande si c'est moi qui arrêtais pas de regarder dans la fenêtre, que c'est que j'y répons ? C'est sûr qu'y va y dire après que j'sois parti. Y'a peut-être même

déjà dit en pensant que j'étais un voleur. Ah, y vaut mieux que j'm'en aille.

Ça sert à rien : j'vas juste passer pour un con pis j'l'aurai pas la job.

J'enfourche mon vélo. Je donne quelques coups de pédales.

« Ah merde ! »

Je freine brusquement.

« J'vas m'en vouloir toute l'été si j'y vas pas. »

Je stabilise mon vélo sur sa béquille près du présentoir à bidons d'huile.

« J'y vas ! »

Je marche d'un pas hésitant. Un homme me précède à l'entrée du dépanneur et maintient la porte ouverte en me voyant approcher.

— Merci.

L'homme se dirige vers le caissier. Je le suis. Il tend sa carte de crédit au commis.

— Bonjour.

— Pompe numéro trois.

— Ça va bien ?

— Oui, merci.

Deux adolescents se placent derrière moi.

« J'suis mieux d'attendre qu'y'ait personne. »

Je sors de la file et m'attarde devant les étalages.

« Après ces deux-là, j'y vas. »

Je regarde à travers la vitre : plusieurs clients font le plein; deux d'entre eux raccrochent leur pistolet à essence.

« Hostie, j'serai jamais toute seul. »

Trois clients pénètrent dans le dépanneur.

« Tant pis, j'y vas. »

Je me place derrière une vieille femme.

– Prenez-vous l'extra, madame ?

– Non. Pis tu vas me donner deux Roue de Fortune.

« Ça va bien aller. Tout va bien aller. »

Line sort de son bureau. Je fais deux pas vers le comptoir. La vieille femme serre son sac à main contre elle et me dévisage avec frayeur.

– Excuse-moi, Alain. J'veux juste regarder ce qu'y te manque en fait de cigarettes.

Je reprends ma place derrière la vieille femme. Line tire une porte coulissante sous le comptoir et s'accroupit.

« Hostie. J'aurais dû y parler tout de suite. A va penser que j'l'ai pas reconnue. »

– Ça va être tout madame ?

– Tu pourrais-tu me vérifier ce billet-là ?

« Y vaut mieux que j'attende qu'a soit retournée dans son bureau. »

Je pile sur le pied du client derrière moi.

— Excusez-moi.

Je sors de la file et me dirige vers le présentoir à revues.

« Hostie, j'aurais pas dû. Là, c'est sûr qu'y va me suspecter. Y faut que j'achète de quoi. »



Je prends une revue et regarde en direction de la caisse : Line.n'y est plus.

« C'est le temps. En plus, y'a juste une personne. »

Je fais quelques pas et m'arrête à mi-chemin.

« Non, pas de revue. Y faut que j'montre que j'suis venu ici juste pour la voir. »

Je remets la revue dans le présentoir. Un client entre dans le dépanneur et me devance à la caisse.

– Bonjour. Comment ça va ?

– Deux Du Maurier réguliers.

– Six dollars.

Alain étire le bras, dépose les paquets de cigarettes sur le comptoir et enfonce quelques touches sur la caisse enregistreuse.

« Ça va bien aller. »

– Merci, à la prochaine.

Je lève les yeux vers Alain.

– Bonjour. Comment ça va ?

— Eh... bien. Eh... est-ce que j'pourrais parler à Line s'il vous plaît ?

– Oui.

Alain se cambre légèrement et jette un œil dans le bureau de sa patronne.

– Ça sera pas long.

Je me déplace sur ma gauche.

– Bonjour. Ça va bien ?

– Oui, merci. L'essence.

– Quelle pompe ?

– C'est la petite voiture grise juste-là.

– Vingt-trois et cinquante-sept ?

Line fait deux pas hors de son bureau et regarde dans ma direction.

– Vincent ?

— Oui.

Je contourne le présentoir à gommes et entre dans son bureau.

– Tu viens ici pour la job ?

— Oui.

– Ton père est venu me voir la semaine passée pis y m'a parlé de toi.

Malheureusement, j viens d'engager quelqu'un. Mais si tu veux, dès qu'un autre poste se libère, j't'appelle. Est-ce que t'es prêt à travailler la nuit ?

— Oui.

– Les fins de semaine ?

— Oui.

– Écoute, si j'vois que le nouveau fait pas l'affaire, j'te lâche un coup de fil. Ça te va comme ça ?

— Oui.

– T'es disponible tout l'été ?

— Ben, y me reste deux examens à passer, un demain pis un après-demain. C'est pour ça que j'suis pas venu avant : j'avais trop d'étude. Mais après ça, j'peux travailler n'importe quand.

– Parfait. Bonne fin d'examens puis on se revoit peut-être bientôt.

— Oui. Merci.

Je fais deux pas à reculons, me retourne et sors sans regarder personne.

## VI

– Une autre bière Vincent ?

Je me tourne vers Frédéric.

— Non, merci. J'travaille tantôt.

Stéphane sort de la salle de toilette. Je me colle contre le mur pour le laisser passer.

– Raison de plus pour en prendre une autre.

Je ris.

— Ben, j'ai pas encore fini celle-là.

Stéphane contourne Frédéric, prend deux bières dans le réfrigérateur, les décapsule et m'en apporte une.

— Merci.

Il frappe ma nouvelle bouteille avec la sienne.

– À la santé de la personne qui a apporté ces deux bières-là.

Frédéric pouffe de rire et s'éloigne en compagnie de Stéphane. J'entre dans la salle de bain. Je vide ma première bouteille dans le lavabo et y verse le quart de la seconde. J'actionne la chasse d'eau de la toilette, tourne les robinets du lavabo et me regarde dans le miroir.

« Allez ! Lâche pas. Y t'apprécient. Essaie juste de parler un peu plus. »

Je prends mes deux bouteilles.

« Hostie, ça va avoir l'air con si quelqu'un me voit sortir avec ça. »

J'ouvre l'armoire sous le lavabo et dépose ma bouteille vide derrière des boîtes de papiers mouchoirs. Je quitte la salle de toilette. Je retourne m'asseoir

dans le salon entre Mathilde et Mélissa.

– ... une petite question ?

Chantal donne un coup de langue sur sa feuille de papier à cigarette.

– Oui, oui.

– Quelle catégorie ?

Alain lance le couvercle de la boîte près de Chantal. Je me tourne vers Mathilde.

— Vous jouez à un jeu questionnaire ?

– C'est Stéphane qui a trouvé ça dans la garde-robe.

– Histoire.

Alain pige une carte.

– Ah, une facile ! Qui est le premier Québécois à avoir occupé les fonctions de Premier Ministre du Canada ?

– Wilfrid Laurier.

Je me tourne de nouveau vers Mathilde.

— Ouf ! J'pense que j'serai pas de taille.

– Tu connaissais pas la réponse ?

— Ben, j'étais pas sûr.

Alain fait un signe de la main à Mélissa.

– Une petite question ?

– On devrait faire des équipes pis jouer une partie au lieu de poser des questions au hasard.

– Moi, j'ai rien contre ça.

Alain interroge les autres du regard. Je tente d'avaler une gorgée de bière.

– J'pense que c'est un jeu qui se joue individuellement par contre.

– Ben non, on a juste à répondre chacun notre tour à une question pis si on l'a, notre équipe fait un point.

Je regarde Mathilde.

— T'es bonne toi, à ces jeux-là ?

– Ça dépend des catégories. J'connais rien en sport.

— Ah ? Moi, c'est le contraire. Mais j'suis meilleur dans les jeux de stratégie ou dans les jeux de vitesse. J'fais souvent des courses de mots croisés avec ma sœur pis ma grand-mère pis j'gagne tout le temps.

Chantal se lève.

« Hostie que j'suis con. Pourquoi j'ai dit ça ? »

– Attendez-moi avant de faire les équipes, j'veux jouer. Frédéric ? Tu m'accompagnes ?

Elle lui pointe sa cigarette de cannabis.

– Comment refuser ça ?

Chantal et Frédéric sortent sur le balcon.

– Vincent ?

Je lève les yeux vers Alain.

– Une petite question ?

— Non. Merci. Ben, je jouerai pas parce qu'y va falloir que je m'en aille bientôt.

– Ça t'empêche pas de répondre à une petite question avant qu'on

commence la partie.

— Non, non, merci. Ça me tente pas vraiment.

— Mathilde ?

— Littérature.

J'observe chacun des visages autour de moi.

« J'aurais dû essayer. »

Alain pige une carte.

« J'fais rien parce que j'ai peur d'avoir l'air con pis j'ai l'air con parce que j'fais rien. J'aurais dû essayer. »

— Quelle profession exerce Charles, le mari d'Emma, dans Madame Bovary de Gustave Flaubert ?

— Je l'sais pas.

— Prends une chance.

— Boulanger.

— Non. Droit de réplique ?

— Médecin.

— Bravo Véro.

« C'est toutes des bolles, hostie. »

— Steph ?

— Oui ? Ah oui ! Sport.

— Alain pige une carte.

— Hé ! Du hockey Steph ! Quel hockeyeur du Canadien de Montréal détient le record de la Ligue Nationale de Hockey pour avoir remporté le plus

grand nombre de Coupes Stanley à titre de joueur ?

– J’vas prendre une chance : Jean Béliveau.

– Droit de réplique ?

« Dis de quoi. Allez ! C’est pas grave si tu l’as pas. C’est ben plus grave si tu dis rien de la soirée. »

– Quelqu’un a une idée ?

« Si tu participes pas y t’inviteront plus. »

– Non ?

« C’est sûr qu’y en a gagné au moins quatre. Ça peut pas avoir l’air con. »

— Guy Lafleur.

– Non.

— J’ai essayé au moins.

Je ris.

« Ah, pourquoi j’ai dis ça ? »

– J’vous donne un indice : son nom de famille, c’est Richard.

— Maurice Richard !

– Non.

« Hostie, j’ai crié comme un con. »

– Henri Richard.

– Oui. Mais tu me déçois mon Steph.

– Pourquoi chercher à se dépasser dans les pratiques ? J’garde mes meilleurs coups...



« J'suis sûr qu'y le connaissent toutes pis qu'y ont toutes pensé à Maurice quand qu'y a dit Richard. Ah merde ! Y vaut mieux que j'm'en aille tout de suite au lieu de continuer à passer pour un con. »

Je consulte ma montre.

« Du toute façon, y faut que j'parte dans une vingtaine de minutes. »

Je bois une gorgée de bière et m'efforce de ne pas grimacer. Je fixe ma bouteille.

« J'peux pas encore aller à la toilette, ça va avoir l'air con. »

Je tourne la tête vers la plante derrière moi. Chantal entre.

« Ça serait quand même risqué. Si y fallait que quelqu'un me voie... »

– ... le prénom aussi.

– Hé ! Steph ?

Nous nous tournons vers Chantal.

– Tu m'avais pas dit que t'avais laissé Karine ?

– T'as laissé Karine ?

Frédéric prend une dernière bouffée et entre à son tour.

– Au téléphone en plus.

– Steph, t'as pas vraiment laissé Karine au téléphone j'espère ?

– Conte-leur Steph.

– Ben non.

– J'vas le faire d'abord.

Frédéric perd momentanément l'équilibre et s'effondre à côté de Chantal.

– Moi pis Steph, on est dans le stationnement du... eh... En tout cas, on

vient d'aller jouer au billard. Sa blonde l'appelle sur son cellulaire. Y répond. A y chiale après parce qu'y est tard pis qu'y est pas encore rentré. Steph, y arrête pas d'y dire qu'y est avec moi, qu'on s'en va au resto pis qu'y arrive bientôt. A veut rien savoir. Y me passe son téléphone pis j'l'écoute chialer. Là, y me dit qu'y en a assez. Y reprend le téléphone, y le met devant son pneu, y entre dans son char pis y écrase... y écrase le... le téléphone.

Frédéric se tord de rire.

– J'l'entendais encore chialer quand le pneu... quand le pneu...

Nous rions tous.

– Onh, c'est quand même triste pour Karine. 'Était gentille.

– Comment qu'on se sent, à nouveau célibataire ?

– Ben, on se sent bien.

Frédéric lève sa bière.

– Au nouveau célibataire !

Nous levons nos bières et buvons. J'observe Mathilde du coin de l'œil.

Elle contemple Stéphane, le sourire aux lèvres.

– On fait les équipes ?

« Allez, c'est le temps. »

Je me lève.

« Hostie, ma bière. »

– Comment qu'on procède ?

Je me hâte de traverser le salon et le corridor menant à la cuisine. Je vide le reste de ma bouteille dans l'évier.

« J'ai encore toute raté. À chaque fois que j'dis de quoi... »

Je soupire et secoue la tête.

« J'suis poche. Hostie que j'suis poche. »

Je dépose ma bouteille dans une caisse vide.

« J'ai peut-être pas ce qu'y faut pour être sociable. »

J'emprunte le corridor.

« J'vas quand même les remercier de m'avoir invité pis les remercier pour la bière aussi. »

— ... le client entre sans me dire bonjour. Je regarde dehors : y fait super clair, toutes les journaux sont empilés sur le bord de la porte. Je regarde l'heure : y est six heures et demie. Là, j'comprends plus rien, j'suis encore tout endormi, j'vas vérifier la sonnette : j'avais oublié de la mettre. J'ai dormi pendant presque trois heures...

Frédéric s'interrompt et dirige les yeux vers moi. Je fais un signe de la main.

— Moi, j'dois y aller. Merci de m'avoir invité.

— Bonne nuit de travail Vincent.

— À la prochaine.

— À demain.

Je regarde Mathilde.

— Oui, à demain.

Je sors. La porte se referme tranquillement derrière moi.

— Mais là, c'était pas tout : j'avais rien de fait dans le dépanneur...

## VII

– Rafraîchissante comme pas une, naturellement claire, sans colorant artificiel, sans saveur artificielle, sans caféine ; quelle est cette boisson ?

Je baisse le volume de ma télévision. Je me rassois dans mon lit, m'étire les bras et les jambes. Je reprends mon livre.

« Mais parlons plutôt de ce quelqu'un. Pardonne-moi de ne pas le nommer ni le décrire. Le nom et l'apparence ne sont pas importants. Je me demande bien comment et pourquoi ce trouble de cœur a pu m'arriver, car je ne sais pas ce que j'aime en lui. La vie a voulu que je l'aperçoive en train d'attendre l'autobus, par ce matin de soleil, dans une rue solitaire. L'or des lumières colorait ça et là ses cheveux drus. »

Je me passe la main dans les cheveux.

« J'ai contemplé son profil qui me rappelait quelqu'un que j'ai vu dans un de mes rêves heureux. Une auto a passé. Il a tourné la tête de mon côté. Son visage était alors plongé dans la lumière. Est-ce que ça t'ennuierait si j'attendais l'autobus à ton arrêt ? Non, non ; au contraire, ça me ferait plaisir. J'me fais écœurer à mon arrêt. Toi, tu te fais écœurer ? Oui. Mais t'as pas une amie à ton arrêt ? Celle avec qui tu t'assieds ? 'A déménagé. »

Je dépose mon livre à côté de moi et replace l'oreiller derrière mon dos. Je jette un coup d'œil à la télévision, baisse les yeux et fixe la couverture de mon livre.

« Ying Chen. Ying Chen nous fait voir, dans *Les lettres chinoises*, notre société à travers le regard de nouveaux arrivants... Da Li, étudiante en

histoire... Révolution culturelle et Révolution tranquille... Dans votre exposé, vous... Quelle valeur les Québécois ont-ils délaissée, selon Da Li, depuis qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient tant : la liberté ? La famille. Êtes-vous d'accord avec l'opinion de Da Li ? »

Je lève la tête et jette un second coup d'œil à la télévision.

« Je vous félicite, Mademoiselle Castonguay, pour votre réponse qui témoigne, outre d'une excellente connaissance de l'œuvre, d'une maturité peu commune pour une étudiante de troisième année du secondaire... Oui, j'adore lire. Alors tout s'explique. Bien, je vous encourage à continuer, Mademoiselle Castonguay. Vous pouvez aller vous rasseoir. »

Mes yeux parcourent les tablettes de ma bibliothèque. Ils s'arrêtent sur les cinq livres y reposant.

« T'es bonne toi, à ces jeux-là ? Ça dépend des catégories. J'connais rien en sport. Maurice Richard ! Là, y me dit qu'y en a assez. Y reprend le téléphone, y le met devant son pneu, y entre dans son char pis y écrase... y écrase le... le téléphone. »

Je reprends mon livre et regarde la télévision.

— Hostie !

Je me redresse, avance au bout de mon lit, m'étire le bras et ferme la télévision. Je me rassois confortablement et reprends mon livre.

« L'or des lumières... J'ai contemplé... Son visage était alors plongé dans la lumière. Il m'a aperçue figée à quelques pas de lui. Il a eu un moment l'air surpris. De cette surprise qu'on a souvent en rencontrant des personnes à

qui on pense justement. Puis est venue la gêne. Y est spécial Stéphane, non ? Qu'est-ce que tu veux dire par spécial ? Je l'sais pas. Y est différent. Tu trouves pas qu'y se démarque des autres ? On dirait qu'y s'en fait jamais avec la vie. Je l'sais pas comment dire ça : on dirait qu'y vit vraiment au jour le jour, que demain est vraiment un autre jour pour lui. Pis y est tordant. Vraiment tordant... Pis tu l'as lancée par la fenêtre ? Oui. J'étais écoeuré qu'a saute tout le temps. T'étais écoeuré qu'a saute tout le temps ? Oui. T'entends-tu ça, Mathilde ? Y était écoeuré que l'image de sa télévision saute, fa'qu'y l'a lancée par la fenêtre. C'est un original, notre Vincent, un excentrique ! Pis qu'est-ce que t'as fait après l'avoir lancée par ta fenêtre ? Ben, j'l'ai jetée. Tu l'as jetée ? Pis de quoi qu'avait l'air, ta télé ? a devait être pas mal maganée ? Oui. 'Était brisée. L'écran était craqué. L'écran était craqué ? Pis 'avait rien d'autre ? Pourquoi ? Tu me crois pas ? Non, non, voyons. J'te crois. Quelle raison j'aurais de pas te croire ? Toi, Mathilde, tu le crois aussi, non ? Oui, je l'crois ; mais c'est bon, Frédéric, on a compris que toi, tu le croyais pas. Maintenant, on peut pas changer de sujet ? Non, non, ça m'intéresse, moi. J'me rends compte que je l'connais pas, notre Vincent. Est-ce que ça t'arrive souvent de lancer des objets par ta fenêtre ? Si tu me crois pas, t'as juste à demander à ma sœur. 'Était là quand j'l'ai lancée par la fenêtre. »

Je soupire et secoue la tête. Je regarde ma télévision. Je baisse les yeux sur mon livre.

« De cette surprise qu'on a souvent... Puis est venue la gêne. Une gêne qui ne trompait pas. Une gêne qui affirmait que quelque chose s'était passé. Je

savais que je m'étais trahie. »

Je regarde ma télévision.

— Hostie !

Je me lève et fais deux enjambées. J'ouvre la porte de ma chambre et descends les escaliers. Je cours dans le couloir. J'ouvre la porte du sous-sol et descends les escaliers. Je m'arrête au bas de la dernière marche.

— T'écoutes la télé ?

— J'étais là la première.

— Oui, oui, je l'sais.

Je marche en direction de la fenêtre. Je l'ouvre.

— Tu vas rester assis là, hen ?

Je fais deux pas vers ma sœur.

— Geneviève, tu vas rester assis là, hen ?

— Arrête où je l'dis à m'man !

— Que c'est que tu vas y dire à m'man ?

— Que t'arrêtes pas !

Je lève les bras au plafond.

— Arrête !

— Toi, arrête !

Je fixe ma sœur dans les yeux et la pointe du doigt.

— Pis bouge pas de là !

Je reviens sur mes pas.

— C'est pas toi qui décide.

Je m'arrête.

— Oui, c'est moi !

Je monte les escaliers deux par deux jusqu'au rez-de-chaussée, emprunte le couloir, monte les escaliers trois par trois jusqu'au premier étage, entre dans ma chambre, débranche ma télévision, ouvre ma fenêtre, enlève la moustiquaire, prends ma télévision et la dépose sur le rebord de ma fenêtre. Je m'étire un bras et attrape ma chaise. Je la place près de ma fenêtre. Je monte dessus et regarde la pelouse. Je respire profondément.

— Hostie ! A peut ben...

Je saute de ma chaise, dévale les escaliers, cours sur la pointe des pieds, descends les escaliers du sous-sol en plaçant les pieds aux extrémités des marches, m'étire le cou et observe ma sœur : elle écoute attentivement la télévision. Je fais demi-tour et retourne dans ma chambre. Je remonte sur ma chaise et regarde de nouveau la pelouse. Je pose mes deux mains sur ma télévision et lève la tête.

— Maintenant, j'fais ce que j'dis pis j'dis ce que j'fais. Pis c'est fini la maudite télé ! Cet été, j'me cultive l'esprit pis j'me culture le corps.

Je pousse ma télévision. Je grimace en la regardant tomber.



### VIII

« J'vous souhaite donc, à toutes et à tous, une excellente année scolaire, et j'vous encourage à faire les efforts qu'y faut pour réussir votre quatrième année du secondaire. Mais avant de redonner le micro au maître de cérémonie, j'voudrais vous présenter un étudiant exceptionnel. Ces dernières années, on a constaté que de plus en plus d'élèves étaient rejetés par leurs camarades de classe dans notre école. Pour nous aider à comprendre le phénomène, on a demandé, l'année passée, à un étudiant de troisième année du secondaire qui venait d'arriver dans notre école d'imiter, pendant toute une année, le comportement d'un élève rejeté, et de venir nous raconter à chaque semaine ce qu'y vivait. J'dois vous avouer qu'on aurait jamais pu mener à bien notre étude sans lui. J'vous le présente donc, et vous demande de l'applaudir chaleureusement : Vincent Latourelle ! Merci, merci. Vincent, j'aimerais te poser quelques questions sur ton expérience d'étudiant rejeté. Oui, bien sûr. D'abord, qu'est-ce qui a été le plus difficile à supporter ? De pas pouvoir répliquer à ceux qui m'écœuraient. Tu le feras cette année ? Si quelqu'un ose m'insulter, c'est sûr que j'vas répliquer. Tu nous as dit que certains étudiants t'avaient surnommé l'Attardé. Est-ce que tu crains que ce nom-là te reste ? Non. Absolument pas. Est-ce que tu regrettes d'avoir collaboré à cette étude ? Ben, d'une certaine façon, oui, car j'suis tombé amoureux d'une fille l'année passée pis j'ai pas pu y montrer ma vraie personnalité. Mais cette année, j'vas pouvoir le faire. J'vois que t'as une guitare avec toi. Est-ce que tu participes au spectacle de début d'année ? Oui, j'ai composé une chanson en anglais sur ce

que j'ai vécu... »

Solange entre dans la classe et dépose ses livres sur son bureau.

« ... â mulatto, an albino, a mosquito, my libido, yea... »

L'étudiante devant moi éteint son baladeur. Je fixe distraitement le logo cousu sur son manteau.

« T'écoutes du Nirvana? Oui. Y vont être à Montréal au mois de novembre. Oui, je l'sais. J'ai pas pu avoir de billets. Ben, si jamais ça te tente de venir avec moi, j'en ai deux. T'es sérieux? Tu m'invites? »

Je lève les yeux : Guillaume s'assoit au pupitre à côté du mien. J'ouvre mon cahier.

« Bon. C'est maintenant ou jamais. Que c'est que j'y dis ? »

Solange écrit des équations algébriques au tableau.

« Hostie que j'ai jamais rien à dire. Comment qu'y trouve le cours. Si y a faite son devoir. Allez ! N'importe quoi ! »

Je tourne la tête vers Guillaume.

— Comment eh... comment tu trouves ça, le cours ?

Guillaume se tourne vers moi. Il hausse les épaules.

— Toi ?

Je hausse les épaules.

— Eh... j'sais pas.

Je baisse les yeux sur mon cahier.

« Hostie que j'suis poche. »

— Y faut dire que pour l'instant, c'est juste de la révision de l'année

passée.

— Oui. C'est pas... C'est... C'est ça. T'as... eh... t'as-tu fait le devoir ?

— Non. Toi ?

— Eh... oui.

Je pointe en direction de Solange.

— 'A dit une heure de devoir par soir, mais j't'avoue que ça m'a pris pas mal plus de temps que ça, hier.

— Ah oui ?

— Oui. Pas toi ? Ah non...

Guillaume secoue la tête.

— Depuis l'école primaire, j'pense, j'fais juste les exercices de révision la veille de l'examen.

— Juste ça ? Pis t'arrives à passer ?

— Oui. J'te dis pas que j'obtiens toujours des bonnes notes, mais mon rapport efforts/résultats est excellent.

Je ris.

— J'pense que j'pourrais pas faire ça, moi, juste faire les exercices de révision. J'coulerais, c'est sûr.

Je transcris la seconde équation dans mon cahier.

« J'pense que j'pourrais pas faire ça, moi, juste faire les exercices de révision. J'coulerais, c'est sûr. »

Je fixe mon cahier.

« Hostie qué j'suis poche ! Pis en plus, y va me prendre pour une

cruche. »

Je regarde au tableau et tourne la tête vers Guillaume.

— Comment tu trouves ton cours de français ?

— Est-ce qu'on est dans le même cours ?

— Non, non, j'demande ça comme ça.

Guillaume soupire d'exaspération.

« Hostie de con ! Poses-en, des questions, si t'es si bon que ça. »

— Le français, c'est pas mon fort. J'te dirais : emmerdant.

Je fronce les sourcils.

— Ah ! le cours ?

— Quoi, le cours ?

— Non, non, oublie ça. J'avais... J'pensais... Oublie ça, eh... Quel prof que t'as ?

— J'sais pas son nom. C'est une femme, 'a des cheveux blonds, frisés, qui vont jusque-là.

— Ah ?

Je bascule la tête vers l'arrière.

— Moi, j'ai eh... une petite brune plein de mèches. Mais 'est intéressante.

— Intéressante ?

— Oui, un peu. Ben, j'ai commencé à lire pour le cours...

— Ah oui ? T'es motivé !

— Oui, un peu. Ben, pas plus que ça.

Une jolie fille au gilet moulant, au pantalon à pattes d'éléphant et à la longue chevelure blonde entre dans la classe.

« Hostie, y va me prendre pour une bolle. »

Guillaume la suit des yeux.

— J'ai failli couler mon cours de français l'année passée...

La jolie fille s'assoit à côté de son amie. Guillaume se tourne vers moi.

— Non, non. J'veux pas te déranger en pleine contemplation.

Guillaume soupire.

— C'est comme ça que j'm'imaginai les muses dans mon cours de français ce matin.

Je ris.

— 'Est belle, mais ça donne rien d'y dire : a le sait. Moi, j'préfère encore l'ignorer.

— Oui, mais ça t'enlève le plaisir de la regarder.

— Oui, mais... oui, c'est vrai.

Je consulte ma montre.

— Une minute.

— Le cours est même pas encore commencé pis j'meurs de faim.

— Espérons que la file sera pas trop longue.

— La file ?

— La file de la cafétéria. C'est le jour de la poutine aujourd'hui. T'es nouveau, ici, hen ?

— Oui.

— Pis tu eh... tu dînes-tu avec du monde ou...?

— Oui, j'dîne avec des filles qui allaient à la même école primaire que moi.

Y sont ben gentilles mais eh... disons que j'me sens un petit peu comme un intrus. Dès que j'ai fini de dîner, j'me pousse.

— Ben, si tu veux, on pourrait dîner ensemble. T'es pas obligé, hen : j'te dis ça comme ça. Moi, j'suis arrivé l'année passée. J'avais un bon ami mais y est déménagé pendant l'été, fa'que... c'est ça... pour l'instant, j'dîne un peu tout seul...

## IX

Une voiture s'immobilise près de la pompe numéro quatre. Je croise les bras.

— Allez, allez !

Je colle le nez à la fenêtre : les deux occupantes discutent entre elles.

— Bon, ben, vous attendrez si vous êtes pas pressées de même.

Je ramasse quelques bouteilles vides laissées par des clients près du présentoir à gommages et me dirige vers l'arrière-salle du dépanneur. J'entends une portière se fermer.

— Bon, y se décident !

Je dépose les bouteilles dans le couloir et reviens sur mes pas. J'aperçois Mathilde devant la porte vitrée. Je jette un coup d'œil à la conductrice : Mélissa me sourit et m'envoie la main. Je la salue timidement et ouvre à Mathilde.

— Salut.

— Salut Vincent. J'vais à la toilette pis j'reviens.

— Ah oui ? Oui, oui... pas de problèmes.

Mélissa accélère et s'engage sur le boulevard. Je retourne derrière la caisse enregistreuse, range mes plats et ustensiles dans mon sac, donne un léger coup de chiffon sur les comptoirs, me précipite vers le réfrigérateur de produits laitiers et m'examine les dents dans l'une de ses bordures miroitantes. Je reviens derrière la caisse, sors mon livre de mon sac et le place bien en vue sur un comptoir. Je regarde au loin par la fenêtre. Mathilde approche. Je me tourne vers elle et lui souris.

— T'as l'air rêveur.

— Ah ?

Je pointe du doigt vers l'extérieur.

— Mélissa est partie ?

— Oui, j'vais m'en retourner à pied : ça va me faire du bien de prendre un peu d'air.

Mathilde me rejoint derrière la caisse. Elle se prend un paquet de cigarettes et me tend trois dollars.

— T'as pas l'air eh... ça va ?

— Pas tellement, non.

— Ah ?

Elle allume sa cigarette, tire une bouffée et s'appuie le dos contre le mur.

Je place l'argent dans le tiroir-caisse et l'observe avec attention.

— Est-ce que ç'a un lien avec Mélissa ?

Elle hoche la tête et baisse les yeux.

— T'as quelques minutes ?

— Oui, oui, j'en ai plusieurs... j'ai... j'ai presque terminé mes tâches de toute façon.

Elle soupire.

— J'suis sortie avec Mélissa, Frédéric pis Stéphane ce soir. C'est Frédéric qui m'avait invitée. On est allé jouer au billard. J'ai compris au cours de la soirée que Fred s'intéressait à moi.

Mathilde lève les yeux vers moi.



— Ah ? Pis toi tu eh... non?

— Non. En fait, le problème, c'est que j'm'intéresse à quelqu'un d'autre.

— Ah oui ? C'est de ça que vous avez parlé, Mélissa pis toi ?

— Oui.

Je fixe le plancher et feins d'être absorbé dans une profonde réflexion.

« C'est à toi que j'm'intéresse, Vincent. Mais j'ai peur de la réaction de Frédéric, pis aussi de la réaction des autres. J'en ai parlé à Mélissa : a m'a conseillé de t'en parler. On pourrait sortir secrètement ensemble. Que c'est que t'en penses ? »

— Vincent ?

Je redresse la tête.

— J'suis amoureuse de Stéphane.

— Ah oui ? Stéphane ?

— Quoi ? T'as l'air surpris ?

— Ben, j'sais pas. J'm'attendais pas à ça.

— À quoi tu t'attendais ?

— J'sais pas. Alain.

— Alain ? Mais y sort depuis deux ans avec Véro.

Je hausse les épaules.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Quoi ?

— De tout ça. Que j'aime Stéphane. De Stéphane. T'as vu comment qu'y agissait avec moi. T'as jamais pensé qui pourrait s'intéresser à moi ?

— C'est difficile à dire. Je l'sais... je l'sais pas.

— Mais y'a un autre problème : j'en ai parlé à Mélissa, pis a m'a dit qu'a trouvait elle aussi Stéphane de son goût.

Je ris.

— Y sont compliquées vos histoires.

Mathilde force un sourire. Je redeviens sérieux.

— Ben, tu m'as dit que c'est Frédéric qui t'a invitée ce soir ?

— Oui.

— Pis qui c'est qui a invité Mélissa ?

— Stéphane.

Je grimace.

— Oui. J'sais.

Je regarde Mathilde avec bienveillance.

— Ben, c'est difficile de savoir... quand on aime quelqu'un, des fois, j'pense, on s' imagine des choses... J'sais pas trop... Mais y'a rien qui dit pour l'instant que Stéphane t'aime pas. Si tu veux, j'pourrais y poser des questions demain matin pour savoir comment qu'y te trouve ?

— Non, ce sera pas nécessaire.

— J't'assure qu'y va se douter de rien.

— Comment tu vas faire ça ?

— Ben, j'sais pas... j'vas y dire qu'y a l'air fatigué. Y va sûrement me parler de votre soirée pis selon ce qu'y va me dire, j'vas y poser des questions.

Mathilde hoche la tête et prend une grande respiration.

– D'accord. J'te remercie.

Je souris. Mathilde porte sa cigarette à sa bouche. Je la contemple distraitement.

– T'en veux une ?

— Non, merci, j'fume... eh... oui, tiens, j'vas t'en prendre une, finalement.

– T'es certain ?

— Oui, oui, si ça te dérange pas ?

– Ben non, si j'te l'offre...

Je pige une cigarette dans le paquet de Mathilde et la place méticuleusement entre mes doigts. Je m'accroupis et tire la porte coulissante sous le comptoir.

– Laisse faire les allumettes, j'ai un briquet.

Je me redresse. Mathilde allume ma cigarette. Je tire deux bouffées successives.

– Tu l'avales pas ?

— J'avale pas quoi ?

– La boucane.

— C'est moins dommageable.

Mathilde s'esclaffe. Je ris aussi.

« Comment ça que j'l'avale pas ? »

– Je l'savais que tu réussirais à me faire rire ce soir. C'est pour ça que j'suis venue. C'est toujours agréable de parler avec toi. Tout le monde le dit.

Mes yeux s'emplissent de larmes. Je feins un bâillement.

— Ah oui ? Ben, eh... merci.

— Tu sais, j'ai même entendu Line dire que t'étais le meilleur employé de nuit qu'avait jamais eu.

— Ah oui ? Eh... ben, j'suis surpris eh...

— Ben non, tu travailles super bien, tu manques jamais pis t'acceptes tout le temps de remplacer. C'est ben normal qu'a dise ça.

— Ben, merci. Tu sais, quand tu me dis que tu eh... que tu m'apprécies, ben eh... j'te crois pis ça me fait vraiment plaisir...

Mes yeux s'emplissent de nouveau de larmes. Je feins d'être incommodé par la fumée et j'éloigne ma cigarette.

— ... mais pour ce qui est des autres, sauf peut-être pour Alain, j'crois pas que ce soit vrai.

— Tu crois pas que ce soit vrai qu'y t'apprécient ?

Je fais un bref signe de tête.

— Pourquoi ?

— Ben, j'suis sûr que j'aurais pas été invité aux deux soirées que vous avez faites cet été si ç'avait pas été de toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, j'me souviens exactement comment ça s'est passé les deux fois. La première, Stéphane pis Frédéric sont entrés pendant qu'on faisait notre changement de quart. Fred t'a dit qu'y faisait une soirée chez lui, pis y t'a invitée. Tu t'es retournée vers moi, pis tu m'as demandé si j'y allais. Là, Fred

nous a dit : ben vous y penserez, pis vous me reviendrez avec ça, mais y m'avait jamais parlé qu'y faisait une soirée pis y m'aurait jamais invité si tu l'avais pas faite à sa place. La deuxième fois, c'est encore toi qui m'as dit qu'y'avait une soirée chez Chantal. Personne m'en avait parlé avant. Pis j'suis sûr que... ah! en tout cas... c'est ça.

– Non, non, continue s'il te plaît.

— Ben, les deux fois, y a fallu que j'parte vers onze heures et demie parce que j'travaillais à minuit pis j'ai eu l'air con toute la soirée pis j'suis sûr que vous avez parlé de moi après que j'sois parti. Ben, peut-être pas toi, mais les autres.

Mathilde grimace d'incômprehension.

– Là, tu fais erreur Vincent. Premièrement, t'as pas eu l'air con pendant les deux soirées; deuxièmement, personne a parlé contre toi après ton départ; troisièmement, peut-être que c'est vrai que Fred t'aurait pas invité à sa soirée : j'me souviens pas comment ça s'est passé ; mais à la soirée de Chantal, t'étais invité : c'est Chantal elle-même qui m'avait demandé de te le dire.

Je croise les bras et baisse la tête. Mathilde allume une autre cigarette.

– On dirait que j'suis pas la seule qui s' imagine des choses... Mòì, j'pense à tort que Stéphane m'aime, toi, que le monde te déteste.

Je soupire.

– Vaut quand même mieux être dans ta situation, non ?

Je souris douloureusement.

— Oui. Mais attends : y'a rien qui dit que Stéphane est pas amoureux de

toi.

— Ah, on verra. Qui sait ? Le temps va me le dire... ou peut-être toi, quand tu vas me remplacer demain soir ! On verra. Pis toi ? Tu m'as déjà dit que t'étais célibataire mais... t'es amoureux ?

— Eh... oui.

Mathilde me regarde avec insistance.

— Une fille à l'école.

— Pis 'est amoureuse de toi ?

— Non, sûrement pas. Pas pour l'instant, en tout cas.

— A s'appelle comment ?

— Émilie.

— Émilie qui ?

— Émilie Castonguay. Ça va avoir l'air con de dire ça mais j'y ai jamais parlé.

— Non, ç'a pas l'air con. 'Est dans un de tes cours ?

— A l'était l'année passée, mais pas cette année. 'Est aussi dans mon autobus.

— C'est vrai : t'es encore au secondaire, toi ! J'arrive pas à me l'entrer dans la tête. T'as quel âge, si c'est pas trop indiscret ?

— Quel âge que tu me donnes ?

La porte claque. Je jette un coup d'œil par la fenêtre.

— D'où est-ce qu'y sort, lui ?

J'appuie sur le bouton pour déverrouiller la porte. Le client entre et

s'approche de la caisse en vacillant.

– T'aurais pas des allumettes ?

— Oui.

Je saisis un carton sous le comptoir et lui remets.

– Merci ben mon homme. Merci ben.

— De rien. Bonne soirée.

Il sort. Mathilde et moi l'observons par la fenêtre.

« Dix-huit. J'y dis dix-huit. »

– C'est un habitué ?

— Oui. Y est toujours soûl, mais c'est la première fois que je l'vois aussi soûl.

L'homme zigzague en direction du boulevard.

« Si j'étais né à l'automne, j'aurais... j'aurais dix-huit. »

Mathilde pointe mon livre.

– Qu'est-ce que tu lis ?

— L'idiot, de Dostoïevski.

– C'est bon ?

— Oui. C'est Alain qui me l'a conseillé.

Mathilde s'appuie de nouveau le dos contre le mur.

– De quoi qu'on parlait ?

Je hausse les épaules.

– Oui, j'me rappelle ! De l'âge que j'te donnais. J't'aurais donné dix-huit ou dix-neuf ans, mais tu dois avoir seize ou dix-sept si t'es encore au

secondaire.

— J'pourrais avoir doublé une année.

— C'est vrai. T'as doublé ?

— Oui, ma première année.

— Du primaire ?

— Du secondaire.

— Ah oui ? J'aurais jamais pensé ça. T'as l'air tellement studieux.

— Ah oui ?

— Fa'que t'as dix-sept ou dix-huit ?

— Dix-huit. Toi ?

— Dix-sept.

— Pis tu sors dans les bars ?

— J'me fais jamais carter.

Je renverse la tête.

— J'ai vraiment l'air d'avoir dix-huit ?

— Oui, pourquoi ?

— J'sais pas, j'trouve que j'ai l'air plus jeune.

— Physiquement, peut-être un peu... Mais quand on te parle, on voit que t'es plus vieux. C'est tout à fait le contraire pour mon frère : y a vingt ans, on jurerait qu'y en a vingt-cinq, mais y suffit de l'écouter parler cinq minutes pour comprendre qu'y peut pas en avoir plus de vingt.



## X

– Ah ? T'es là, toi. J'm'en venais fermer la télé. J'pensais qu'a jouait toute seule. Coudons ! Que c'est qu'y a, lui ?

— T'sais la femme qui allait mourir pis qui voulait mourir... ben, est morte.

– She peacefully lapsed into unconsciousness and stopped breathing possibly two hours later.

– La voix souvent brisée par l'émotion, Svend Robinson a raconté cette mort: une mort digne et courageuse, dit-il, une mort que trois tribunaux, dont la Cour Suprême, l'automne dernier, lui avaient refusée.

– J'étais là, elle m'avait demandé d'être avec elle lors de sa mort, j'avais promis d'être là pour elle et je n'ai absolument aucun regret d'avoir été là.

Ma mère descend les deux dernières marches de l'escalier et s'assoit sur le divan.

– Qui ça ?

Je tourne la tête vers elle.

— T'sais la femme qui était atteinte d'une maladie qui faisait qu'a faiblissait de jour en jour pis qui voulait qu'un médecin l'aide à se suicider avant d'être complètement paralysée.

– ... ministre de la justice, auquel Sue Rodriguez a écrit avant de mourir, préfère, lui, que ce soit le Parlement qui se prononce.

– Pis c'était son mari qui pleurait ?

— Non, c'était le député, là, eh... voyons... eh... en tous cas, un député.

– ... et comment, sinon que les députés seront libres de voter selon leur conscience, ce à quoi souscrit le Bloc québécois. Mais certains députés associés aux groupes pro-vie s’y opposent.

– Y la connaissait ?

— Oui, c’était son ami.

Ma mère me lance un regard suspicieux.

– Pis j’parie qu’y était pas son ami, avant ?

— Avant quoi ?

– Avant qu’attrape sa maladie.

Je lève un sourcil.

— Je l’sais pas. J’pense pas.

Ma mère secoue la tête, un sourire en coin.

– Je l’savais. C’est toute arrangé ces affaires-là.

— Ben non, m’man, c’est pas arrangé.

Je prends la télécommande sur la table de salon et diminue le son de la télévision.

– ... sur les lois. Guy Gendron, à...

Je me tourne vers ma mère.

— La femme, là... Sue Rodriguez, ‘a appris qu’avait une maladie pis qu’allait en mourir. ‘A décidé d’aller au Parlement pis de demander qu’y légalisent le suicide assisté. Le député qui pleurait, là... y était d’accord avec le suicide assisté. Y a décidé de l’aider. C’est sûr qu’était sûrement atteinte de sa maladie quand qu’y se sont rencontrés parce que c’est justement parce qu’était

atteinte de sa maladie qu'est allée au Parlement pis qu'y se sont rencontrés.

Ma mère me fixe avec incrédulité. J'inspire profondément.

— Toi, tu penses qu'y faisait semblant d'être l'ami de Sue Rodriguez ?

— Tu deviendrais l'ami de quelqu'un qui va bientôt mourir, toi ?

— Ç'a pas rapport, m'man.

— Ah non ? Ç'a pas rapport ? Ben explique-moi donc comment qu'a fait pour se rendre jusqu'au Parlement, d'abord ? Tu penses-tu que n'importe qui peut aller là n'importe quand demander n'importe quoi ? Voyons donc Vincent : tu vois pas que c'est arrangé tout ça ? Y fait ça pour gagner des votes.

— Tu penses qu'y faisait semblant de pleurer pour gagner des votes ?

— Tu sais pas jusqu'où y peuvent aller.

Je lève les yeux au plafond.

— Ça faisait combien de temps qu'y se connaissaient ?

— Je l'sais pas, moi... un an.

— Pis tu trouves pas ça exagéré, toi, qu'y pleure comme ça quand ça faisait juste un an qu'y la connaissait ?

— M'man, y l'a vue mourir devant lui. Ça t'aurait pas fait pleurer, toi, de voir quelqu'un mourir devant toi ? Pis un an, c'est assez pour faire de quelqu'un son ami.

— Si ton père serait là...

— Était là.

— ... y te le dirait : ce qu'y veulent, les politiciens, c'est le pouvoir. Pis c'est toute. Si y a fait ça, c'est parce qu'y pense qu'y va gagner des votes.

— Ç'a pas rapport, m'man. Pis de toute façon, tu connais rien en politique.

— Ah non? J'connais rien en politique. Pis toi, t'en connais plus que moi, j'parie?

— Ben, en tout cas, moi, j'sais c'est qui le premier ministre du Canada.

— J'sais très bien c'est qui le Premier ministre du Canada, Vincent.

— Ah oui, c'est qui ?

— C'est Jean Chrétien.

— Tu l'sais parce que tu l'as demandé à p'pa la semaine passée ; je t'ai entendu.

— Pis si j'y aurais pas demandé...

— Avais pas demandé...

— Non. Là, tu vas m'arrêter ça tout de suite.

Ma mère se lève et me pointe du doigt.

— Tu vas arrêter de me reprendre sur tout ce que je dis. J'suis ta mère, moi, pas ton amie.

Je lève les yeux au plafond.

— Tu prendras pas des airs de même non plus.

— J'prends pas...

— Pis là...

Je secoue la tête.

—... écoute-moi ben, là : j'commence à en avoir ras-le-bol que tu me reprennes tout le temps sur tout!

— J'te reprends pas...

– Y faut pas dire le scring, y faut dire le moustiquaire. Y faut pas dire la pantry, y faut dire le garde-manger. Y faut pas dire ce que j'te parle, y faut dire ce dont j'te dis...

Je souris. Ma mère s'immobilise, sidérée.

– Tu ris de moi?

— Ben non, m'man, j'ris pas de toi. C'est juste qu'y faut dire ce dont j'te parle, pas...

– Tu fermeras la télé.

Ma mère contourne la table du salon et monte les escaliers.

— Ben oui.

J'entends la porte de sa chambre se refermer.

« C'est-tu de ma faute si a sait pas parler ? »

J'éteins la télévision et monte à mon tour. J'entre dans ma chambre. Je m'assois à mon bureau.

« Y faudrait quand même pas... »

Je prends mon stylo et le fais tourner entre mes doigts. Je soupire.

« C'est bon, j'arrête. »

Je pousse mes livres de science physique sur le coin de mon bureau, prends mon cahier spirale et l'ouvre à la première section. Je retire le capuchon de mon stylo.

« Arrêter de bafouiller et de bégayer. Regarder les autres dans les yeux.

Cesser d'employer le mot con. Ne pas reprendre tout le temps ma mère sur

tout. »

— *Ne pas reprendre tout le temps les autres sur tout.*

Je me rends à la deuxième section de mon cahier.

« Science physique. Parler à Julie. À Danny. À la fille devant moi. »

Je rature tous les mots de la troisième ligne.

— *À Mélanie.*

« Parler à Caroline. À Valérie. J'y ai parlé à elle. »

Je fais un crochet dans la marge.

« Parler à Sébastien. »

Je dépose mon crayon et ferme ma lampe de bureau.

« Bientôt un deuxième cours. Manque plus rien qu'elle. »

Je croise les bras, place les pieds contre le mur et me maintiens en équilibre sur les deux pattes arrière de ma chaise. Je fixe mon cahier.

« Salut Vincent. Salut Julie. Ça va ? Oui, toi ? Oui. J'te présente mon amie, Émilie. Salut. Émilie m'a dit que vous étiez dans le même autobus mais que vous vous étiez jamais parlé. Salut Vincent. Salut Sébas. C'est vrai ? Oui, eh... c'est vrai. Pourquoi ? Hé, Vincent ! Peux-tu me réserver une place à côté de toi dans le cours de chimie ? J'risque d'arriver en retard. Oui, oui, pas de problème. Qu'est-ce que j'te disais ? Salut Vincent ! Salut Caro. Tu me crois, maintenant ? J't'avoue que j'suis surprise. Eh... surprise de quoi ? Surprise que tu sois sociable avec tout le monde sauf avec moi. J'suis pas sociable avec tout le monde sauf avec toi. Ah non ? Hé ! Vincent ! Pis, l'examen ? Vingt sur vingt ! Toi ? Vingt sur vingt ! Est-ce que c'est toujours

comme ça ? Toujours. Salut Vincent ! Salut Dan. Excuse-moi, Vincent. J'aurais à te parler. T'aurais pas quelques minutes avant le cours de chimie ? Non, eh... Joanie m'a demandé si j'pouvais pas y expliquer un problème en mathématiques avant son examen. Mais si ça peut attendre après le cours... Oui, oui. À tantôt. À tantôt. Alors ? T'es quoi, si t'es pas sociable avec tout le monde sauf avec moi ? Pourquoi tu me parles pas dans l'autobus ? C'est que j'profite de ce moment-là pour relaxer pis méditer. »

## XI

— Vincent ?

Je me retourne.

— Hé !

— T'aurais pas tes souliers de course ?

— Oui, dans mon casier.

— Ah ! Tu me sauves : j'ai de l'édu aujourd'hui pis j'ai oublié les miens.

— Tu les veux tout de suite ?

— Non, à la récré. Mon cours est après la récré.

— Par contre, y sont roses avec des fermetures velcro.

Dominic éclate de rire.

— T'étais pas là ce matin ?

— Non. J'me suis levé en retard. C'est ma mère qui est venue me mener.

J'peux te dire qu''était pas trop de bonne humeur...

— Attends un peu, 'tends un peu, 'tends un peu !

Je m'étire le cou et fixe Émilie.

— Salut.

— Salut.

Elle bifurque vers les fontaines d'eau. Je me retourne vers Dominic et soupire.

— Ah...

— Non, j'te comprends pas.

— Tu me feras pas croire que tu la trouves pas belle ?



Dominic grimace.

— Non, mais...

— Sur dix ?

— Six.

— T'es malade, six !

— Maximum sept, mais c'est généreux.

— Pis moi ?

— Toi ? Deux.

— Ah, merci, c'est gentil.

Dominic cesse de rire.

— T'es pas laid, Vincent. Arrête donc de te morfondre avec ça.

— Ben oui, c'est facile à dire, ça. T'as pas ma face, toi ?

Dominic secoue la tête.

— J'ajouterais rien à ça. Mais j'te l'dis Vincent, t'es pas laid. Cette fille-là, c'est faite pour toi.

Dominic fait trois pas à reculons.

— C'est toi ou Guillaume qui choisit le resto ce midi ?

— Guillaume.

— Ah non ! On va encore aller manger chez Valentine ?

Je hausse les épaules.

— En tout cas, on verra. À tantôt.

— À tantôt.

Je regarde en direction des fontaines : Émilie n'y est plus. Je tourne les

talons et me dirige vers mon local. J'y entre. Joanie lève les yeux vers moi.

— Salut.

— Salut, ça va ?

— Oui, toi ?

— Oui.

Je dépose mon sac à dos près de mon pupitre et m'assois.

— T'aurais pas fait ton devoir ?

— Oui ?

— Tu me le passerais-tu ? Ça se peut qu'y le ramasse parce qu'y l'a ramassé, hier, dans un autre groupe.

Je sors mon cartable de mon sac et l'ouvre au dernier module.

— Ça te dérange pas ?

— Pas du tout.

Je lui remets mes feuilles.

— Merci. J't'en devrai une.

Joanie baisse la tête et commence à copier mes réponses.

— Copie pas exactement la même chose, hen ?

— Non, non : j'suis une experte. Fais-toi s'en pas.

Alexandre entre dans la classe.

— Salut les oisillons.

Il s'immobilise entre le pupitre de Joanie et le mien.

— Hon ! Cardinal a pas fait son devoir.

Il se penche à son oreille.

– On dirait qu’a copie les réponses de Tourterelle.

– Ta gueule Alexandre. Tu ferais ben mieux de faire ton devoir toi aussi parce qu’y l’a ramassé, hier.

Alexandre s’assoit à son pupitre. Je pivote sur ma chaise.

– C’est fait, tu sauras.

— Depuis quand que tu fais tes devoirs, toi ?

– Depuis qu’on m’a informé qu’y l’a ramassé dans l’autre groupe, hier.

— Ah ! y me semblait, aussi.

Jacques entre dans la classe. Alexandre me fait un clin d’œil.

– Attention, v’là le prof !

Joanie lève brusquement les yeux.

– Ha ! Tu t’es pas vue...

– Ta gueule.

Elle tourne la tête vers moi.

– Si jamais y approche, tu me le diras, Vincent. On peut pas y faire confiance à lui.

– Ben oui tu peux me faire confiance Cardinal. Regarde, j’vas être ton chien de garde. Si le prof vient dans notre rangée, j’vas japper pour t’avertir.

Je secoue la tête et souris.

— Hostie que t’es con.

Alexandre s’esclaffe. Marie-Michèle passe devant moi.

– Bonjour.

— Salut.

Joanie lève les yeux.

– Salut Marie.

– Marie. Si le prof vient dans notre rangée, y faut japper pour avertir Cardinal parce qu'a copie les réponses de Tourterelle.

Marie-Michèle s'assoit à son pupitre.

– Pourquoi japper ?

Joanie se tourne vers Marie-Michèle.

– Ç'a pas rapport, Marie.

– Hé, toi ! Concentre-toi sur ta copie.

Alexandre me donne un coup sur l'épaule.

– Ha ! Avoue qu'est bonne ! Concentre-toi sur ta copie.

– Oui, y l'a ramassé...

La cloche sonne. Jacques ferme la porte et revient derrière son bureau. Il nous regarde, le sourire aux lèvres.

– Plusieurs d'entre vous m'ont l'air fort occupés. Vous révisez le cours passé? C'est très bien, très, très bien.

Il prend une craie, se penche sur son livre et se tourne vers le tableau.

– Les répercussions

Son bras s'immobilise.

– Je ne ramasserai pas le devoir. Vous pouvez profiter du fait que j'ai le dos tourné pour vous redonner vos copies.

– de la Seconde Guerre mondiale

Des rires éclatent ici et là dans la classe. Joanie me remet mes feuilles.

– sur la condition des femmes.

On frappe à la porte. Jacques l'entrouvre.

« Salut Émilie. Vincent ! J'savais pas que tu t'étais enrôlé. Est-ce que tu pars bientôt ? Oui. Demain. Demain ? T'accepterais-tu de m'accompagner pour une promenade sur la rive? »

Jacques se retourne et referme la porte.

– On a vu, au dernier cours, que le gouvernement canadien a pris des mesures...

« Ça va me manquer, de pas pouvoir venir me promener ici. C'est vrai que c'est beau ici. J viens souvent : j'm'assois sur un banc, pis j'lis au soleil en écoutant le bruissement des feuilles, le pépiement des oiseaux... Est-ce que t'arrives à les reconnaître ? Écoute. Ça, c'est un merle d'Amérique. Pis ça, c'est un bruant chanteur. T'es sérieux ? T'arrives à les reconnaître par leur chant ? Oh ! Regarde ces fleurs-là. Y sont magnifiques ! On dirait des fleurs de lys. C'est des iris versicolores. Pis ces roches-là. Des sédimentaires. Pis ces nuages ? Des cumulonimbus. »

## XII

Nous prenons une ruelle.

— Stéphanie, c'est celle qui a la coupe champignon ?

— C'est pas comme ça que j'la décrirais, mais oui, c'est elle.

— Non, je l'sais comment tu la décrirais.

Nous rions.

— Fa'que c'est Géraldine, Mélanie, Marie-Claude pis Stéphanie. C'est ça ?

— Oui. Pis tu te souviens-tu du nom du chum à Marie-Claude ?

— Oui, c'est eh... Simon.

Je glisse mes mains sous mes manches de chemise.

— Ça me rend nerveux ces soirées-là, t'as pas idée. J'ai les mains moites pis glacées.

— Relaxe. T'étais super drôle samedi passé.

— Oui, justement, j'me demande si c'est pas ça qui me rend aussi nerveux : j'veux...

Guillaume lève les yeux au ciel et secoue la tête.

— Quoi ?

— Relaxe.

— Ben oui, c'est facile à dire, ça.

Je frotte énergiquement mes mains l'une contre l'autre. Nous traversons une rue et montons sur le trottoir.

— Ce que j'haïs le plus dans le fait d'avoir les mains toutes gluantes pis

dégoulinantes...

Guillaume éclate de rire.

— Quoi ? c'est vrai ! c'est dégueulasse. Si j'imité un revenant pis que j'agrippe une fille par le bras, j't'assure qu'a s'enfuit en courant, certaine que j'suis mort. Quoi ?

— Rien. J'admire ton sens de l'exagération.

— Ah, eh... merci. Mais sérieusement, ce que j'haïs le plus, c'est que tous ceux qui me serrent la main savent que j'suis nerveux, pis ça, ben, ça me rend encore plus nerveux.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire que les autres sachent que t'es nerveux ?

— Ça leur donne l'impression que j'ai pas confiance en moi.

— Ben non, ça leur dit juste que t'es nerveux.

Je grimace d'incompréhension.

— Si tu veux que les autres pensent que t'as confiance en toi, t'as juste à leur donner une poignée de main ferme.

Je renverse la tête.

— Pis les filles : j'leur donne la main où j'les embrasse sur les joues ?

— Tu les embrasses.

— Même celles que j'rencontre pour la première fois ?

— Oui.

— Toi, tu les embrasses toutes ?

— Oui.

— Même celles que tu rencontres pour la première fois ?

— Oui.

— Pis si une fille veut pas que tu l'embrasses ?

— Pourquoi qu'une fille voudrait pas que je l'embrasse ?

— J'sais pas, moi. Parce qu'a veut pas. Une fille pourrait ben préférer te serrer la main plutôt que de t'embrasser.

— A me serra la main si a veut, ça m'empêchera pas de l'embrasser.

Je m'esclaffe.

— Hostie que la vie semble simple pour toi.

Guillaume me regarde avec ruse.

— En tout cas, a semble compliquée pour toi.

— Oui. Je... Je... Oui. J'me la complique peut-être un peu. Mais attends, attends : si... comment... si...

Je ris.

— Si tu savais qu'une fille aime pas ça se faire embrasser, est-ce que tu l'embrasserais ?

— Non.

— Bon ! Tu les embrasses pas toutes.

— Tu me niaises ou quoi ?

— Non. Quand tu sais qu'une fille aime pas ça se faire embrasser, tu l'embrasses pas ; ben moi, c'est ça : j'essaie toujours de savoir si une fille préfère que j'l'embrasse ou que j'y serre la main.

— Pis comment tu fais ça ?



— J'sais pas. Je regarde sa façon de me regarder.

— Ce que j'comprends pas, Vincent, c'est comment t'en est arrivé à penser qu'une fille préférerait te serrer la main plutôt que de t'embrasser.

— Non, pas juste me serrer la main à moi, aux autres aussi.

— Regarde, j'vas te simplifier la vie. Ma blonde pis les amies de ma blonde, tu les embrasses. T'attends pas qu'y le fassent où qu'y te tendent la main, tu le fais.

— Oui, mais... Non. C'est bon, j'vas le faire.

— Là tu parles.

Nous tournons au coin d'une rue.

— C'est là ?

— Oui.

Je consulte ma montre.

— Ta blonde t'a dit qu'y arriveraient à quelle heure ?

— Autour de neuf heures. Y est quelle heure ?

— Neuf heures moins quart.

Je mets mes mains dans mes poches.

— Ça serait cool si on avait le temps de relaxer autour d'une bière avant leur arrivée, moi, toi pis Dominic.

— Compte pas trop là-dessus. J'suis sûr qu'y vont être à l'heure ce soir.

\* \* \*

Je dépose ma bouteille vide sur la table du salon. Je me lève, me rassois et me relève.

— J't'apporte une bière, Bernardine ?

— Géraldine.

Je me frappe le front de la paume.

— Non, Vincent, tu n'm'apportes pas de bière.

Je rejoins les escaliers, m'agrippe à la rampe et m'immobilise sur la deuxième marche.

— Géraldine ?

Guillaume cesse d'embrasser Annie et m'observe avec inquiétude.

— Oui, Vincent.

— Tu permets que j't'appelle Bernardine ?

J'étouffe un rire. Géraldine se tourne vers moi.

— Non, Vincent, j'te n'le permets pas. Et si tu me demandes encore si j'veux une bière, tu vas devoir trouver quelqu'un d'autre à harceler, parce que moi, j'vais aller me coucher. Ça te va ?

— Non !

Stéphanie saisit le bras de Géraldine. Je pose le pied sur la troisième marche.

— Est-ce que j'réplique à ça ?

Je jette un coup d'œil à Guillaume et à Dominic : ils secouent légèrement la tête.

— Non, non, vaut mieux pas.

Je monte les escaliers en souriant.

« Géraldine : tu parles d'un nom ! »

J'entre dans la cuisine.

« J'suis au-dessus de ça, moi. J'peux passer une belle soirée sans me soûler. Allez, allez tout le monde, on va jouer au papa et à la maman ; moi, j'vais être le papa pis la maman, pis vous, vous allez être les enfants. »

Je ris. J'ouvre la porte du réfrigérateur et fixe les bouteilles.

« Hostie qu'a la trouverait pas drôle ! Ah oui, je l'fais. »

Je prends deux bières sur la première tablette et les décapsule.

« Hostie qu'a la trouvera pas drôle ! »

— ... ah... ah... ah... ah... ah...

« Bon, les fillettes chantent des chansonnettes, maintenant ! »

Je ris. Je quitte la cuisine et redescends les escaliers.

« A pas dit qu'a irait se coucher si j'y en apportais une, mais si j'y redemandais si a en voulait une ! »

— ... Tao, les Cités d'Or.

Stéphanie et Géraldine applaudissent avec enthousiasme.

— Wow ! Ça me rappelle tellement de souvenirs. C'était mes dessins animés préférés. J'imaginai que j'étais Zia.

— Moi, Esteban.

Je m'assois sur le divan, m'étire le bras et dépose une bouteille sur la table de salon en observant Géraldine du coin de l'œil : elle ne me prête aucune attention.

— Tu chantes super bien, Dominic.

— Merci, merci. Vous souvenez-vous comment ça commençait ? Qui n'a

jamais rêvé de ces mondes souterrains, de ces mers lointaines peuplées de légendes, ou d'une richesse soudaine qui se conquerrait au détour d'un chemin de la Cordillère des Andes ?

– Wow !

Géraldine applaudit.

– ... jamais souhaité voir le soleil souverain guider ses pas, au cœur du pays Inca, vers la richesse et l'histoire, des mystérieuses Cités d'Or.

– Wow ! T'es vraiment super bon !

« Ben oui, y est bon, y est bon. »

– Dominic, y a une mémoire exceptionnelle ! Nommes-y un titre de chanson pis y va te la chanter...

« Ben oui, c'est ça. Vantez-vous entre vous autres. Y ont chacun une fille dans les bras pis y se vantent entre eux autres. Aidez-moi pas, surtout. »

– Wow ! C'est vrai ?

« Wow ! C'est vrai ? T'es capable de chanter des chansons ! T'es-tu capable de compter des comptines ? J'aime tellement ça les comptines. »

J'avale quelques lampées de bière.

– Non, j'écoutais pas ça. Mes sœurs oui mais...

« C'est vraiment pas une fille pour moi, de toute façon. »

– Dominic ?

Nous tournons tous la tête vers Annie.

– Tu te souviens-tu comment qu'y s'appelle le gars avec la cape ?

– Le gars avec la cape ? Ah ! Eh...

— Moi, je l'sais !

Je fixe la table du salon.

« Men... Menbola... »

— Comment ?

« Menrosa... Men... »

— Ah ? Je l'dis pas.

Géraldine lève les yeux au plafond, secoue la tête et se tourne vers  
Dominic.

« Hostie de conne. »

— J'me... Ah oui ! Mendoza !

— Oui !

— C'est vrai que t'as toute une mémoire !

« Bon, ça recommence. Tu vois pas qu'y est avec Mélanie ? »

— Pis ses deux amis ?

— Là, oublie ça. J'peux pas t'aider.

— Moi, je l'sais. -

Géraldine se tourne vers moi.

— Ben oui, tu sais tout, toi.

— Toi, bois ta bière, pis ferme-la.

— Bon, ça suffit vous deux.

Je prends une gorgée de bière sans quitter Géraldine des yeux.

— C'est à qui cette bière-là, Vincent ?

— Regarde, j'vas te donner un truc. Quand tu vas à la toilette, tu

l'apportes avec toi, pis tu la verses dans le lavabo.

– Bon, j'en ai assez, bonne nuit tout le monde.

Géraldine se lève.

– Laisse-le faire, Géraldine !

Elle monte les escaliers. Guillaume m'interroge du regard.

— Ha ! A me fait chier ! A me regarde depuis le début de la soirée comme si j'étais le dernier des cons pis...

– ...tardé !

— Quoi ?

Je bondis du divan, fais deux enjambées, agrippe la rampe d'escalier et me tourne vers les autres.

— Que c'est qu'a dit ?

– J'ai pas compris.

Je monte les escaliers deux par deux.

– Vincent !

J'emprunte le couloir et m'arrête devant la porte close de la salle de bain.

J'y frappe.

— Que c'est que t'as dit ?

– Fous le camp !

— J'veux juste savoir que c'est que t'as dit.

Guillaume s'avance vers moi.

– Laisse-la, Vincent.

— J'veux juste savoir que c'est qu'a dit. Après ça, j'la laisse tranquille.

Je frappe de nouveau à la porte.

— Géraldine, j'veux juste savoir que c'est que t'as dit. Après ça, j'm'en vas.

J'entends Géraldine éclater en sanglots.

— Ben voyons donc ! J'voulais pas...

Guillaume me met une main dans le dos.

— Laisse-la, Vincent.

Je me retourne brusquement vers lui et le fixe dans les yeux.

— J'pense que t'as trop bu, toi ?

— J'pense que t'as trop parlé, toi ? T'as entendu ce qu'a m'a dit ? A m'a traité d'attardé !

— Ça vient pas de moi, Vincent.

— Ça vient de qui, d'abord ?

Nous revenons sur nos pas et descendons les escaliers.

— Pis pourquoi qu'a pleure de même ? C'est elle qui m'insulte pis c'est elle qui se met à pleurer.

Je m'effondre dans le divan.

— Si tu veux tout savoir, Vincent, son père est alcoolique.

— Si tu veux tout savoir, Stéphanie, j'm'en fous. C'est pas une raison pour insulter le monde.

## XIII

Alain revient de l'arrière-salle avec une caisse de lait. Il la dépose contre le mur et s'y assoit.

— Vas-y, j't'écoute.

J'ouvre mon cartable.

— J'ai même fait un nouveau tableau.

J'étale les feuilles les unes à côté des autres.

— Bon! J'commence. On a dit hier que si Garcin est courageux pis qu'y meurt en combattant, l'existentialiste pis l'essentialiste vont dire qu'y était courageux; pis que si Garcin est lâche et qu'y meurt en fuyant, l'existentialiste pis l'essentialiste vont dire qu'y était lâche.

— Oui.

— On a aussi dit que si Garcin est courageux mais qu'y meurt en fuyant, l'existentialiste va dire qu'y était lâche, l'essentialiste, qu'y était courageux. Pis que si Garcin est lâche mais qu'y meurt en combattant, l'existentialiste va dire qu'y était courageux, l'essentialiste, qu'y était lâche.

— Oui.

— Pis que si être courageux, c'est agir courageusement, et qu'agir courageusement, c'est être courageux, la principale différence entre l'existentialisme et l'essentialisme, c'est que l'existentialisme met l'accent sur la dernière action de quelqu'un tandis que l'essentialisme met l'accent sur toutes les autres.

— Oui, mais comme on l'a aussi dit hier, si on admet ça, c'est



l'essentialisme qui devient une philosophie d'action, puisqu'a prend en compte toutes les actions de quelqu'un, tandis que l'existentialisme prend que la dernière.

— Oui, c'est ça, donc, on peut pas vraiment dire ça. C'est notre principal problème : qu'est-ce que c'est être courageux si c'est pas agir courageusement? Ben, c'est simple, c'est penser l'être. Ce qui faut faire, c'est séparer la pensée de l'action.

Je m'avance vers Alain et lui remets mon tableau. Il s'y absorbe. Je retourne derrière la caisse.

— Au fond, c'est simple : si on refait le tableau pis on sépare l'action de la pensée, on se retrouve avec quatre phrases de plus. Les quatre qu'on avait avant sont plus précises, parce qu'au lieu de dire que Garcin est courageux mais qui meurt en fuyant, on dit que Garcin a toujours pensé qu'y était courageux...

Alain lève le doigt sans quitter mon tableau des yeux. Je croise les bras en regardant un vieillard traverser la rue.

— Intéressant.

Je souris fièrement.

— Merci.

Alain se lève et me remet mon tableau.

— Y'a quand même quelque chose qu'y me semble curieux : comment Garcin peut penser qu'y est courageux si y agit toujours lâchement ?

Je décroise les bras.

— Ben, y se ment à lui-même.

— Alors pourquoi l'essentialiste se fierait à ce que pense Garcin si c'est un mensonge ? Pourquoi l'essentialiste se fierait à ce que pense Garcin pour savoir ce qu'y est si Garcin pense qu'y est ce qu'y est pas ?

— Ben eh...

— Tu veux un autre café ?

— Oui, s'il te plaît.

\* \* \*

Alain approuve d'un signe de tête.

— Du moins, c'est vrai que l'existentialiste pis l'essentialiste devraient arriver à la même conclusion.

— Donc, le véritable problème, c'est lorsque Garcin agit d'une façon mais qu'y meurt d'une autre. C'est le seul moment où l'existentialiste pis l'essentialiste disent pas la même chose.

J'examine mon tableau.

— Tu sais ce qui est curieux ? C'est que ce problème-là, on l'avait au tout début. Tu te souviens, hier, on se demandait pourquoi l'existentialiste accordait tant d'importance à la dernière action de quelqu'un ? On se demandait si on pouvait vraiment qualifier quelqu'un qui avait toujours été courageux, mais qu'y était mort en fuyant, de lâche.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Pour régler le problème, on pourrait dire que l'existentialiste pis l'essentialiste s'entendraient pour dire que Garcin a été courageux toute sa vie

mais lâche à la fin ou lâche toute sa vie mais courageux à la fin.

— Oui, c'est vrai. Pis tu sais ce que j'me dis? Que de toute façon, si Garcin avait agi courageusement toute sa vie pis qu'y était mort en fuyant, ben y aurait des bonnes chances pour que les gens autour de lui interprètent son dernier acte comme courageux tellement y se seraient fait à l'idée qu'y était courageux.

— Oui, fort probablement, mais là, on entre dans un autre débat.

Alain consulte sa montre.

— Un autre débat qu'on va devoir faire une autre fois. Deux heures trente-cinq. Y faut vraiment que j'y aille.

\* \* \*

Alain saisit son gobelet et le secoue.

— Oui, mais... que quelqu'un agisse pas assez, j'peux comprendre, mais que quelqu'un agisse trop... J'sais pas. Ben, si y'en a qui savent qu'y devraient agir mais qui agissent pas, y'en a peut-être qui savent qu'y devraient pas agir mais qui agissent quand même.

— Y suffit de s'imaginer quelqu'un qui chercherait constamment à prouver aux autres pis à se prouver à lui-même qu'y est courageux.

Je grimace avec scepticisme.

— Donc, si la raison d'être de l'existentialisme, c'est d'inciter les lâches qui se disent courageux à agir, la raison d'être de l'essentialisme serait d'inciter les courageux qui se disent lâche à... à quoi? À penser?

Alain écarquille les yeux et lève le doigt.

— Quoi?

Il hoche la tête.

– Non?

Un sourire se dessine sur son visage.

— Tu dis non mais tu fais oui.

– J’dirais plus que la raison d’être de l’existentialisme est d’inciter ceux qui agissent pas assez à agir plus, et que la raison d’être de l’essentialisme est d’inciter ceux qui agissent trop à agir moins. Mais qui va être séduit par une philosophie? Celui qui agit pas assez ou celui qui agit trop? Celui qui agit pas assez. Pourquoi? Parce que celui qui agit pas assez est aussi celui qui pense trop.

— Est-ce que t’essayes de me dire qu’on pense trop?

Alain éclate de rire.

– Y est peut-être pas nécessaire de trop penser pour pas agir assez! Quatre heures moins quart! Y faut vraiment que j’y aille.

## XIV

La cloche sonne.

— ... paraître, on peut seulement être.

Je regarde Jérôme.

— Est-ce que j'termine ? Y me reste juste ma conclusion.

— Oui, oui, continue.

Je consulte ma fiche.

— Bref, j'ai tenté d'expliquer dans mon exposé en quoi les trois personnages de *Huis Clos* font preuve de mauvaise foi. Pour cela, j'ai abordé quelques concepts importants de la philosophie existentialiste comme la liberté, l'angoisse et la responsabilité. Dans *L'Existentialisme est un humanisme*, Sartre dit que chacun de nous est libre parce qu'il peut toujours choisir d'accepter son sort avec résignation ou se révolter contre lui. C'est donc dire que nous pouvons, à tout moment de notre vie, changer le cours de notre existence par nos actes. Un dialogue entre Garcin et Inès traduit d'ailleurs très bien cette dernière affirmation : "Je n'ai pas rêvé cet héroïsme, dit Garcin. Je l'ai choisi. On est ce qu'on veut. Prouve-le, réplique Inès. Prouve que ce n'était pas un rêve. Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu."

Les applaudissements retentissent. Je me dirige vers mon pupitre. Jérôme prend ma place devant la classe.

— J crois qu'on peut dire qu'on vient d'assister à un excellent exposé.

Félicitations Vincent.

— Merci.

Je m'assois. Jérôme saisit son agenda.

– On prendra quelques minutes pour en reparler au début du prochain cours, qui aura lieu... demain, oui demain, à la dernière période, donc avant les exposés de Caroline, Naoko, Ludovic, Christian et Tanya. Bon appétit.

Je regarde Émilie.

— Et puis?

– C'était super bon. Franchement, super bon.

J'accueille le compliment d'Émilie avec le sourire.

— Merci.

– J'te l'avais dit ce matin que tout irait bien.

Je hoche la tête.

— C'est vrai, c'est vrai.

Je range mes fiches et mon cartable. Émilie se lève.

– Tu viens?

— Oui, oui!

Je jette mon crayon, mon effacé et mon étui dans le fond de mon sac et marche à la suite d'Émilie. Nous sortons de la classe.

– Ton exposé m'a vraiment donné le goût de lire ta pièce.

— Ah, ben eh... Merci. Ton exposé aussi était super bon.

Émilie sourit.

— Mais moi, j'ai pas attendu que tu fasses ton exposé avant de lire ta pièce !

– Essaie pas : tu l'avais déjà lue. Tu me l'as dit dans l'autobus.

— Ben, en fait, j'l'ai lue quand j'ai su que...

Nous nous arrêtons.

— Est-ce que...

Émilie rougit.

— Est-ce que tu dois aller à ton casier ?

— Eh... non, toi ?

— Non. Tu vas à la cafétéria ?

— Oui. Toi ?

— Oui. On continue ?

— On continue.

Nous nous remettons en marche.

— Qu'est-ce que t'as le plus aimé... eh...

— Le plus aimé... ?

— Non, non, oublie ça.

— Émilie !

Nous nous retournons. Julie ralentit le pas. Elle paraît soudainement hésitante.

— Eh... Tu m'attends ? J'dois aller à mon casier. Salut Vincent.

— Salut.

— Préfères-tu qu'on se rejoigne à la cafétéria ?

— Non, non, j'vas y aller avec toi.

— Bon ben, j'te laisse. On se revoit ce soir dans l'autobus.

— À ce soir.

— À ce soir.

Je tourne lentement les talons et me sépare d'Émilie et Julie. J'inspire profondément.

« Hostie ! A m'aime, c'est sûr ! »

Mes yeux s'emplissent de larmes.

« A m'aime ! A m'aime ! »

J'accélère le pas.

« C'est trop évident. Je l'ai impressionnée. Je l'ai impressionnée, c'est sûr ! Hostie, j'peux pas le croire, j'peux pas le croire. A me regardait. A me souriait. »

J'entre dans la cafétéria.

« Pis la réaction de Julie. C'était trop évident. A doit être au courant. Émilie m'aime ! »

Je lève les deux bras en l'air en signe de victoire. Dominic me regarde en souriant.

— Ç'a bien été ?

— Écœurant !

Je m'assois en face de lui.

— Tout le monde m'écoutait. C'était écœurant. Imagine : la cloche a sonné juste avant ma conclusion mais personne s'est levé. Pis c'est vraiment rien ça. Le prof a dit que j'avais fait un excellent exposé pis y m'a félicité. C'est la première fois qu'y fait ça. Mais c'est pas ça qu'y est le plus cool...

Guillaume tire la chaise à côté de moi et s'y assoit.



— Écoutez ça.

Je jette un coup d'œil à mes mains.

— Hostie, j'en tremble !

J'inspire profondément.

— Émilie m'a dit que mon exposé était super bon pis que ça y a donné le goût de lire la pièce de théâtre que j'ai présentée dans mon exposé!

— Ah ben, si ça y a donné le goût de lire du théâtre, a doit être en amour par-dessus la tête avec toi !

Dominic me met une main sur l'épaule et s'esclaffe. Je tourne la tête vers Guillaume.

— C'était écœurant. Tout le monde m'écoutait. C'est sûr que je l'ai impressionnée !

— Ça fait longtemps que tu l'impressionnes, Vincent!

Je m'affaisse sur ma chaise et me redresse aussitôt, souriant.

— Mais c'est pas tout ! A m'a attendu. On est sorti du cours ensemble. Pis là, quand a m'a dit que mon exposé y avait donné le goût de lire ma pièce, j'y ai dit que j'ai lu la sienne quand j'ai su qu'allait faire son exposé dessus !

— Là tu parles !

— 'Est venue toute rougé. Mais c'est pas tout !

Guillaume donne un coup de coude à Dominic et lui lance un regard complice.

— Plus d'un an ?

— Moins de six mois, pis j'double la mise.

— Vous pariez pas encore sur le temps que ça va me prendre pour sortir avec elle ?

Je fixe tour à tour Dominic et Guillaume.

— Non, pas pour sortir avec elle.

— Pas pour l'embrasser non plus si tu veux tout savoir.

Dominic et Guillaume s'esclaffent. Je secoue la tête.

— Ah, vous êtes pas corrects.

— Continue. Son amie est arrivée...

— Oui, son amie est arrivée, pis 'est repartie. Pis c'est ça,

— Ah, Vincent, continue.

— Ben non, c'est tout. Son amie est venue pis 'a paru surprise de nous voir ensemble, comme si 'avait eu l'impression de nous déranger. C'est tout.

— Là, tu nous feras plus croire que t'as aucune chance ?

— Non, j'pensais pas vraiment que j'avais aucune chance, mais eh... en tout cas, c'est ça.

Je soupire.

— Y'a juste une petite chose, par contre. C'est pas grand-chose, mais eh... j'ai encore bafouillé en y parlant ! Ben, pas bafouillé mais... C'est quoi, donc ? Ah oui ! J'ai failli y demander ce qu'avait le plus aimé dans mon exposé. Ç'aurait eu l'air hyper prétentieux... Mais bon, au moins, j'me suis arrêté en plein milieu de ma phrase. Ç'a eu l'air un peu con mais... Une chance que son amie Julie est arrivée. J'ai pas eu à poursuivre.

Guillaume avance la tête vers moi.

— Faut que j'te dise Vincent. Moi pis Dom, on était à côté de toi quand c'est arrivé.

— Ah oui ?

— Oui. Quand on a vu Julie, on l'a attrapée pour pas qu'a vienne tout gâcher.

Je hoche la tête en souriant.

— Pis quand on t'a entendu commencer à bafouiller devant Émilie, on l'a poussée dans ta direction.

Dominic éclate de rire.

— Ah ? c'est pour ça qu'avait l'air un peu surprise ?

Nous rions tous.

— Y'a pas un de vous deux qui aurait cinq dollars à me prêter ?

— T'as pas ton lunch ?

— Non mais j'ai dit à Émilie que j'avais pas à retourner aux casiers pour pouvoir marcher avec elle. Ç'aurait l'air con si j'la croisais...

Je me lève.

— Ben non, hostie ! Pourquoi qu'y faut toujours que... Pourvu que j'la croise ! Pourvu !

— Là tu parles !

## XV

Émilie se rassoit, son agenda scolaire en main.

« A va accepter. »

Elle parcourt les pages. Je la contemple avec ravissement.

« A va accepter. »

– Je l’ai.

Elle redresse la tête.

– Écoutez ça.

Je tourne les yeux vers Catherine : nous échangeons un sourire et nous recueillons.

– Si l’effort est trop grand pour la faiblesse humaine / De pardonner les maux qui nous viennent d’autrui, / Épargne-toi du moins le tourment de la haine ; / À défaut du pardon, laisse venir l’oubli.

Les rires d’Alexandre et de Coralie détournent momentanément mon attention.

– ... que je l’appelle Bouboule...

– C’est de qui ?

– Alfred de Musset.

J’observe la réaction de Martin à l’évocation de ce nom : il renverse la tête et entrouvre la bouche.

— Tu le connais ?

– Ça me dit de quoi.

Je feins d’être étonné.

– Pis y écrit des citations comme ça au tableau au début de chaque cours ?

– Oui.

J'accompagne la réponse d'Émilie d'un hochement de tête.

– Ce prof-là, y est vraiment super bon.

Martin passe soudainement le bras par-dessus le dossier de la banquette d'Émilie et s'empare de son agenda.

– Tripant !

Il me le met sous les yeux.

— Tu devrais quand même y demander si tu peux y emprunter.

Je souris avec embarras. Martin redresse la tête et soulève l'agenda.

– J'peux-tu ?

– Oui, oui.

Il le dépose sur ses cuissés et l'effleure du bout des doigts.

– Où est-ce que t'as trouvé ça ?

– Mes parents se sont débarrassés de leurs vieux disques en vinyle le mois passé. J'ai gardé les deux plus belles pochettes, j'les ai découpées pis collées sur les couvertures.

Martin retourne l'agenda.

– J'préfère quand même l'image en relief du dessus.

Il le retourne de nouveau.

– J'tripe sur les anges, moi.

Je secoue légèrement la tête et adresse un sourire à Émilie. Elle y répond par un clin d'œil.

— Tu tripes sur les anges, toi ?

— Oui, sur les anges pis les démons.

— Ah ?

J'examine la couverture de l'agenda.

— C'est de quel chanteur ou de quel groupe, les pochettes ?

— Celle du devant, c'est de Raoul Duguay. Est-ce que tu connais ça ?

— Non, pas du tout.

— La bite à Tibi ?

Je souris.

— Non. Ça me dit absolument rien.

J'interroge Catherine du regard.

— Non, moi non plus.

— Moi, j'pense que ça me dit de quoi. Chantes-en donc un petit bout.

— Ah non, j'chante pas...

— Allez, moi aussi j'pense que ça me dit de quoi. Chantes-en un petit bout. Juste un petit bout.

— Non, j'chante pas...

Elle sourit.

— Mais ça me surprend que vous connaissiez pas ça. Mes parents ont écouté ça tout au long de mon enfance.

— Pas les miens.

— Ni les miens.

— Peut-être les miens, mais j'm'en souviens plus.

Je toussote.

— Pis de l'autre côté, c'est qui ?

Martin retourne encore une fois l'agenda.

— Harmonium.

Je secoue la tête.

— Non ?

— Absolument rien.

— Y avaient l'air de triper sur les fleurs, les arcs-en-ciel pis les papillons en tout cas.

Martin et moi échangeons un regard et pouffons de rire.

— C'était les années hippies.

Je hausse les épaules. Émilie s'agrippe au dossier de son banc et jette un œil sur son agenda.

— Y'a une chanson, pas sur cet album-là, mais sur leur premier, qui est vraiment hallucinante. Ça s'appelle Harmonium, comme le groupe. Je l'ai écoutée des milliers de fois.

— C'est-tu la chanson que t'écoutes à répétition ?

— Oui !

— Ah non !

Émilie et Catherine s'esclaffent.

— Quoi ?

— J'm'étais fait une cassette où y'avait juste les deux dernières minutes de la chanson qui jouaient à répétition. J'vas te la faire écouter un de ces jours,

Vincent, j'suis certaine que tu vas aimer ça.

— Ben eh... si...

Martin tend l'agenda à Émilie. Je le pointe du doigt.

— J'peux ?

— Oui, oui.

Je prends l'agenda et contemple les couvertures.

« Ce soir. Pas un de ces jours : ce soir ! Encore une belle occasion manquée ! »

— Est-ce qu'y a d'autres choses à l'intérieur ?

— Des photos.

— Des photos ?

— Daniel Bélanger, Luc De Larochellière...

— J'peux ?

— Oui, oui.

J'ouvre l'agenda et le feuillette tranquillement.

« A va accepter. »

— Oh ! Des messages personnels.

Je regarde Émilie en tournant la page.

— J'les lirai pas, inquiète-toi pas.

Je penche de nouveau la tête.

« Sophie. Marco. »

— Encore des messages ! Qui est-ce qui peut bien écrire aussi mal ?

Marco.



Je regarde Émilie, faussement suspicieux.

— Qui est ce Marco ?

— Ah, c'est un gars dans mon cours de chimie qui a voulu m'écrire un message quand y a vu que Sophie m'en écrivait un.

— Ah bon.

Les rires d'Alexandre et de Coralie attirent de nouveau mon attention.

— Que c'est que vous avez à rire, vous deux ?

— C'est Bouboule qui nous fait rire. Regarde.

Alexandre tend le bras devant lui et ouvre la main.

— J'laisse tomber un jujube. Puis attention, attention...

Le jujube fend l'air et s'écrase contre la fenêtre, derrière Coralie et Alexandre.

— Ouf... on l'a échappé belle.

Je mets un pied dans l'allée et allonge le cou : une jeune fille au visage sanguin et joufflu plisse les yeux en m'apercevant. Je me recale dans mon banc.

— Si vous voulez écœurer du monde, allez donc écœurer Patrick pis Simon, en avant.

— Tu penses-tu qu'y lancent les jujubes, eux aussi?

— Alexandre, s'il te plaît.

— Quoi, ça m'a pris du temps dresser Bouboule.

— D'abord, appelle-la pas comme ça.

— Ça y dérange pas ! J'y ai demandé tantôt pis a m'a dit que j'pouvais l'appeler comme ça.

Alexandre s'agrippe au dossier de la banquette devant lui et passe la tête par-dessus l'épaule de la jeune fille.

– C'est vrai hen Bouboule ? Bouboule ?

Il se rassoit.

– A parle plus. Vous l'effrayez !

Martin s'agenouille sur notre banquette et jette un coup d'œil à la jeune fille en se penchant au-dessus de Catherine.

– Oh !

Il se rassoit, promène les yeux sur Émilie, Catherine et moi, se gonfle soudainement les joues et rougit en retenant sa respiration. Nous pouffons tous de rire.

– Regarde-le, lui : y veut pas que j'fasse mon numéro de jujubes avec Bouboule mais y rit d'elle quand que l'autre l'imite.

— J'ris pas d'elle !

J'éclate de rire.

— Non, sé... sé... sérieusement. Arrête avec tes... avec tes... tes histoires de ju... ju... ju... jubes...

Nous rions tous, à l'exception de Catherine. J'avance la tête dans l'allée : la jeune fille est tournée vers la fenêtre..

— Hé ! J'ris pas de toi. Tu comprends ? C'est Martin qui a fait une blague. Hé !

Je lui tape sur l'épaule.

— Tu comprends ?

La jeune fille se tourne vers moi et me lance un jujube. L'hilarité se répand.

— Hé !

Je prends le jujube et lui relance.

— Qu'est-ce qui te prend, toi ?

Je me recale dans mon banc. La jeune fille se lève et s'engage dans l'allée.

— Bouboule !

Elle se laisse choir sur un banc libre à l'avant.

— Pauvre Bouboule. Partir en pleine gloire.

— Tu devrais pas te moquer...

Je recommence à feuilleter l'agenda d'Émilie.

« Numéros de téléphone. Bon. C'est simple. J'y demande le sien. »

— ... Bouboule...

« Là, y'a vraiment rien de compliqué là-dans. »

— ... qu'a doit se sentir...

« Oh, des numéros de téléphone ! J pense à ça, j'ai pas le tien. »

— ... on t'appelait le Brochet...

Je regarde les maisons défiler par la fenêtre.

« A va accepter. »

Je tourne les pages de l'agenda d'Émilie à rebours.

« J'y vas. J'y vas. »

Je progresse vers la page des numéros de téléphone.

— Oh ! Des numéros de téléphone.

Je lève les yeux : Émilie ne me prête aucune attention et continue de suivre la conversation entre Catherine et Alexandre.

« Ah merde ! J'aurais dû attendre qu'y finissent. »

— ... défendrais. Peu importe c'est qui, j'y ferais ravalier ses paroles. La vie, c'est une jungle. Si t'es pas capable de te faire respecter...

Je continue de feuilleter l'agenda.

— ... la jungle. Arrête de faire tes singeries pis tu vas voir qu'y en aura pu de jungle. Tout ce que j'te souhaite, c'est de tomber un jour sur...

— Est-ce que j'peux avoir le tien ?

Je lève les yeux : Émilie me tend un crayon. Nous nous sourions :

— Oui, oui.

Je prends son crayon et inspire profondément.

— Mais si tu veux que j't'écrive mon... mon numéro de téléphone, y va falloir que tu eh... que tu m'appelles ce soir.

Un sourire se dessine sur le visage d'Émilie.

— Si t'as rien de prévu.

— J'ai rien de prévu.

— ... pis que tu m'invites à... à... à aller me promener avec toi ce soir sur la rive.

Émilie rougit.

— Tu peux l'écrire.

**La notion de distance narrative dans « Discours du récit »  
de Gérard Genette**

Dire que le « Discours du récit<sup>1</sup> » de Gérard Genette a fortement marqué les études narratives, voire les études littéraires, ne relève guère de l'hyperbole. Il suffit d'ouvrir n'importe quel guide de procédés d'écriture ou manuel scolaire conçu pour les cours de littérature au niveau collégial ou universitaire pour s'en convaincre. Ainsi apparaîtra, pour désigner les différents types de récit, de niveaux narratifs ou de points de vue narratifs, la nomenclature genettienne : récit hétérodiégétique, homodiégétique, extradiégétique, intradiégétique, focalisation zéro, focalisation interne, focalisation externe, etc. Preuve indéniable du succès qu'a rencontré le « Discours du récit », la classification « vision par derrière », « vision avec » et « vision du dehors » proposée par Pouillon en 1946<sup>2</sup>, et symbolisée par les formules « narrateur > personnage », « narrateur = personnage », « narrateur < personnage » par Todorov en 1966<sup>3</sup>, a été délaissée par les analystes après la sortie du célèbre essai en 1972, et ce, même si, au dire même de Genette, cette étude des focalisations « n'était jamais qu'une reformulation<sup>4</sup> », reformulation très laconique au demeurant. Succès sur toute la ligne, donc? Non. Une notion est rapidement tombée dans l'oubli – la distance narrative –, entraînant avec elle la seule véritable critique qu'elle avait réussi à s'attirer, celle de Mieke Bal<sup>5</sup>. Cette notion occupait pourtant une place de choix dans le système genettien: élaborée dans le quatrième chapitre

---

<sup>1</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.

<sup>2</sup> Jean Pouillon, *Temps et roman*, Paris, Gallimard, 1946.

<sup>3</sup> Tzvetan Todorov, « Les catégories du récit littéraire », dans *L'Analyse structurale du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 131-157.

<sup>4</sup> Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, p. 44.

<sup>5</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation », dans *Narratologie*, Utrecht, Hes Publishers, 1984, p. 26-28.

quatrième chapitre destiné aux problèmes relevant du « mode », elle était le pendant de la perspective narrative (ultérieurement rebaptisée focalisation), et considérée comme l'une des « deux modalités essentielles de [la] *régulation de l'information narrative*<sup>6</sup>. » Il aura donc suffi de quelques lignes à Mieke Bal, dans son essai *Narration et Focalisation*, sous le sous-titre univoque « Le superflu : “distance”<sup>7</sup> », pour faire oublier cette notion.

À l'aube d'une petite révolution dans le domaine de la focalisation – nous pensons aux recherches de Rabatel qui mettent en lumière les erreurs de Genette et de ses prédécesseurs et proposent une toute nouvelle approche, fort éclairante, du point de vue narratif<sup>8</sup> –, nous croyons qu'il est temps de reconsidérer cette notion de distance narrative très (trop?) rapidement oubliée. Pour ce faire, nous reviendrons d'abord sur l'étude de la distance effectuée par Genette. Nous examinerons ensuite les trois principales critiques formulées par Mieke Bal à l'encontre de cette étude, que nous chercherons, enfin, à approfondir. Mais d'abord, rappelons-nous la place qu'occupe cette étude de la distance dans le système structuraliste genettien.

### **Les frontières du *Discours du récit***

Trois catégories déterminent les champs d'étude du « Discours du récit » : le temps (chapitres un à trois), le mode (chapitre quatre) et la voix (chapitre cinq). Celles-ci regroupent davantage des problématiques déjà

<sup>6</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 184.

<sup>7</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation », dans *Narratologie*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>8</sup> Alain Rabatel, *Une histoire du point de vue*, Metz, Klincksieck, Université de Metz, 1997.

existantes qu'elles n'en fondent de nouvelles : Genette prend le soin de préciser qu'il ne faut pas les prendre de façon trop littérale. Par ailleurs, ces catégories traitent les problématiques à l'intérieur de différents rapports entre l'histoire (« les événements racontés »), le récit (« le discours qui les raconte ») et la narration<sup>9</sup> (« l'acte qui produit le discours »); les catégories du temps et du mode traitant des relations entre histoire et récit, celle de la voix abordant les relations entre narration et récit, et entre narration et histoire. Précisons ici que la problématique du temps de la narration ne se situe pas dans la catégorie du temps, mais dans celle de la voix; se situent dans la catégorie du temps les problèmes d'ordre (chapitre un), de durée (chapitre deux) et de fréquence (chapitre trois). Les catégories en elles-mêmes, quoique plus ou moins métaphoriques, et les rapports qu'elles circonscrivent – qu'il faut toutefois se garder « d'hypostasier » et de « convertir en substance » à la demande de Genette –, nous indiquent néanmoins les principales frontières qu'il faut se garder de franchir lors de l'étude de la distance : le temps et la narration.

### **De la mimésis à la distance.**

Afin d'élaborer sa notion de distance, Genette prend comme point de départ l'opposition entre *mimésis* (imitation) et *diégésis* (récit pur) que Platon établit dans la *République*. Par imitation, Platon entend le discours direct, soit

---

<sup>9</sup> Nous pourrions ici tout aussi bien parler d'énonciation. Dans le chapitre sur la voix (Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III, op. cit.*, p. 226), Genette précise que le terme *narration* est « parallèle » au terme *énonciation* : le premier étudiant les rapports entre les discours narratifs et leur instance productrice, le second, entre les énoncés et leur instance productrice.



les passages où le poète « prononce un discours sous le nom d'un autre<sup>10</sup> ». Par récit pur, il entend tout ce qui n'est pas discours direct, soit les passages où « le poète parle en son nom et ne cherche même pas à nous donner le change et à nous faire croire que c'est un autre que lui qui parle<sup>11</sup>. » Afin de bien se faire comprendre, Platon réécrit un extrait de l'*Illiade*, à cette différence près que le poète « continu[e] à parler, non pas comme s'il était devenu Chrysès [le personnage dont les discours sont rapportés en style direct], mais comme s'il était toujours Homère<sup>12</sup> »; alors seulement, nous dit Platon, il n'y aurait plus imitation, mais récit pur. Dans des termes plus appropriés empruntés à la linguistique, nous dirions qu'il n'y aurait plus deux situations d'énonciation, mais une seule.

L'extrait de l'*Illiade*, dans lequel le dialogue entre Chrysès et les Achéens est écrit en discours direct par Homère et réécrit en discours indirect par Platon<sup>13</sup>, fait dire à Genette que « [l]a scène dialoguée directe devient alors un récit *médiatisé par le narrateur*, et dans lequel les "répliques" des personnages se fondent et *se condensent* en discours indirect<sup>14</sup>. » Médiation et condensation, telles sont les observations à l'origine de la définition de la distance, puisque sera considéré comme distant un récit peu détaillé (un récit

<sup>10</sup> Platon. *La République*, texte établi et traduit par Émilie Chambry, Paris, Gallimard, livres I à X, 1992, p. 92.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>13</sup> Les extraits d'Homère (Homère, *Illiade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1937, t. 1, p. 93) et de Platon (*La République*, *op. cit.*, p. 103.) sont reproduits dans l'Annexe.

condensé) dans lequel la présence narrative est élevée (le récit est fortement médiatisé)<sup>15</sup>. Toutefois, mentionnons que ce récit, dont la distance sera évaluée en fonction des deux données mentionnées ci-dessus, ne sera jamais un discours rapporté<sup>16</sup>, même s'il s'agit d'un discours indirect, car la distance s'évalue différemment dans le récit d'événements (tout ce qui n'est pas discours rapporté) et dans le récit de paroles (discours rapporté)<sup>17</sup>. En effet, dans le discours rapporté, la distance s'évalue « selon les degrés de littéralité dans la reproduction des discours<sup>18</sup> »; inutile donc, contrairement au récit d'événements, de considérer le caractère détaillé du récit – et encore moins l'inutilité de détail (nous y reviendrons) – ni même le degré de présence de l'instance narrative, car pour l'évaluer, il suffit de déterminer si le discours est indirect, indirect libre ou direct<sup>19</sup>. Il est vrai que d'un certain point de vue, cela est sans grande conséquence dans l'évaluation de la distance du discours rapporté, puisque du discours indirect au discours indirect libre au discours direct, il pourrait bien y avoir effacement progressif de l'instance narrative et

---

<sup>14</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 184. Une « scène dialoguée directe » est une scène comportant des dialogues en style direct. Nous revenons sur la notion de scène aux pages 11 et 12 de cette étude.

<sup>15</sup> La seconde partie de cette étude est consacrée à l'étude de cette définition.

<sup>16</sup> Par discours rapporté, nous entendons tous les états possibles de discours.

<sup>17</sup> Genette parle de mimésis pour le discours de paroles et d'illusion de mimésis pour le discours d'événements.

<sup>18</sup> *Id.*, *Nouveau discours du récit*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>19</sup> Nous nous contentons, par souci de concision, d'évoquer les trois procédés traditionnellement décrits par les grammairiens, bien que des procédés intermédiaires puissent être ajoutés. Dominique Maingueneau propose entre autres, dans *Linguistique pour le texte littéraire* (Paris, Éditions Armand Colin, 2005, p. 115-141), une échelle à six degrés, allant d'un mimétisme minimal à un mimétisme maximal entre discours citant et discours cité : discours narrativisé, discours indirect, discours indirect contaminé lexicalement ou avec filot textuel, discours indirect libre d'un membre quelconque d'une collectivité (MQC), discours indirect libre d'un personnage, discours direct d'un narrateur.

augmentation de la quantité de détails. Mais rien n'est moins sûr concernant la quantité de détails puisque, comme le remarque Genette, le discours réécrit par Platon n'a pas seulement été formellement modifié, mais grandement modifié au niveau du contenu; une réécriture plus « fidèle » n'aurait pas fait disparaître autant de détails<sup>20</sup>. Quoi qu'il en soit, la médiation (présence du narrateur) et la condensation (quantité de détails) sont bel et bien les deux données sur lesquelles repose la définition de la distance dans le récit d'événements, un récit non distant<sup>21</sup> se définissant comme un récit détaillé dans lequel l'instance narrative est effacée, un récit distant comme un récit non détaillé dans lequel l'instance narrative n'est pas effacée<sup>22</sup>.

Aussitôt sa définition de la distance donnée, Genette précise qu'elle « renvoie d'une part à une détermination temporelle : la vitesse narrative<sup>23</sup> [...]»

<sup>20</sup> Pour ne donner qu'un exemple, citons ce passage d'Homère : « Brutalement il [Agamemnon] congédie Chrysès, avec rudesse il ordonne : "Prends garde, vieux, que je ne te rencontre encore près des nefs creuses, soit à y traîner aujourd'hui, ou à y revenir demain." (voir Annexe) Réécrit par Platon, il devient ceci : « Agamemnon se fâcha et lui [Chrysès] intima l'ordre de s'en aller et de ne plus reparaitre » (voir Annexe). Une réécriture plus fidèle aurait cependant pu donner ceci : *Brutalement il congédia Chrysès, et avec rudesse il lui ordonna de prendre garde qu'il ne le rencontrât encore près des nefs creuses, soit à y traîner ce jour-là, ou à y revenir le lendemain.* Nous pouvons aisément constater que ce discours indirect n'est pas plus court que le discours direct d'Homère, et que, même s'il perd, par exemple, le vocatif « vieux », non transposable, il gagne quelques conjonctions de subordination, rendues nécessaires afin de faciliter l'enchaînement narratif.

<sup>21</sup> Comme les données servant à évaluer la distance sont des valeurs relatives, nous travaillerons désormais à partir de figures théoriques diamétralement opposées; ainsi, nous parlerons de récit détaillé ou non détaillé, d'instance narrative effacée et non effacée, et bien sûr, de récit distant et non distant.

<sup>22</sup> Nous préférons cette nouvelle formulation à celle de Genette, qui, dans sa définition, emploie les termes « mimésis » (distance) et « diégésis » (non-distance), « information » et « informateur » : « la mimésis se définissant par un maximum d'information [« la quantité de l'information narrative (récit plus développé, ou plus *détaillé*) »] et un minimum d'informateur [« absence (ou présence minimale) de l'informateur, c'est-à-dire du narrateur »], la diégésis par le rapport inverse.

<sup>23</sup> La vitesse narrative est traitée dans le deuxième chapitre, intitulé « Durée ». Genette explique, dans le *Nouveau discours du récit* (p. 23), qu'il aurait mieux fait de l'intituler « Vitesse ».

et d'autre part à un fait de voix : le degré de présence de l'instance narrative<sup>24</sup>. » Constatant que la distance n'est « que la résultante de traits qui ne lui appartiennent pas en propre<sup>25</sup> », Genette interrompt là son étude. Mais voilà tout le problème : jamais Genette ne met la vitesse narrative, étudiée dans le second chapitre, en lien avec la distance, pas plus d'ailleurs qu'il n'explique comment évaluer, dans le cinquième chapitre, la présence de l'instance narrative. L'étude de la distance s'avère donc, selon nous, incomplète.

### **Les trois critiques de Mieke Bal**

L'étude de la distance s'avère non pas incomplète, mais « superflue<sup>26</sup> », selon Mieke Bal. L'une des critiques qu'elle formule à l'encontre de l'étude de la distance est qu'elle « renvoie à deux autres catégories », ce qui l'amène à « conclure que la partie *distance*, même modifiée<sup>27</sup>, n'a pas sa place dans la catégorie du mode, dont elle infirme la systématique<sup>28</sup> ». On sait que Genette répond à Mieke Bal dans son *Nouveau discours du récit*. Accepte-t-il la proposition de cette dernière d'exclure la distance du « Discours du récit » ? Aucunement. Bien qu'il titre son huitième chapitre « Distance ? » et qu'il réponde à Mieke Bal qu'elle fait erreur lorsqu'elle lui « reproche de consacrer quelques pages à une notion "superflue" [puisqu'il] la juge également telle<sup>29</sup> », il y va d'explications supplémentaires, et nous sommes rapidement amenés à

<sup>24</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>26</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation », dans *Narratologie*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>27</sup> Mieke Bal rejette toute notion de distance, tant celle de Platon que celle, « modifiée » parce qu'elle s'en inspire, de Genette.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 28.

comprendre que la notion de distance que Genette dit juger superflue n'est pas la sienne, mais celle qu'ont élaborée ses prédécesseurs (en occurrence Henry James) à partir de la notion ancienne de *mimésis*<sup>30</sup>. Genette dit avoir traité de cette dernière parce que « son immense succès à diverses époques rendait bien nécessaire une discussion<sup>31</sup> »; il n'aura donc pas compris que la critique de Bal visait sa propre étude de la distance, et non pas celle de ses prédécesseurs. Pour notre part, nous admettons avec Bal que l'étude de la distance peut paraître superflue, mais uniquement dans la mesure où elle est incomplète. Toutefois, contrairement à Bal qui prend le parti de rejeter la distance du système catégoriel genettien, nous prenons celui de franchir les frontières du « Discours du récit », car c'est le seul moyen, selon nous, de mener à bien cette étude de la distance.

Les travaux récents de Dominique Maingueneau et d'Alain Rabatel montrent d'ailleurs très bien l'interrelation qui existe entre les différentes notions narratologiques de Genette. Se concentrant sur la dimension énonciative du texte littéraire, Maingueneau est appelé à aborder presque toutes les problématiques traitées par Genette à l'intérieur des trois catégories (temps, mode, voix) de son « Discours du récit<sup>32</sup> », et bien plus encore. Quant à Rabatel, ses recherches sur le point de vue narratif mettent en évidence les liens

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>30</sup> Nous ne nous arrêtons pas sur les termes de *showing* et *telling* puisque Genette ne les nomme que pour les critiquer; de plus, la notion de distance n'est élaborée qu'à partir de l'opposition ancienne de *mimésis* et de *diégésis*.

<sup>31</sup> Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>32</sup> Il n'y a que les questions d'ordre et de durée (vitesse) qui ne sont pas traitées par Maingueneau (*Linguistique pour le texte littéraire*, *op. cit.*).

étroits existant entre, d'une part, la focalisation et la temporalité et, d'autre part, la focalisation et la situation d'énonciation. Remarquant d'ailleurs que Genette, en dépit d'affirmations tranchées, est souvent amené à relativiser l'opposition entre les catégories du mode et de la voix<sup>33</sup>; il propose une conception étendue du mode narratif, et inclut dans la catégorie du mode l'ordre, la durée et la fréquence. Cette ouverture des frontières entre le temps, le mode et la voix apparaît évidemment nécessaire non seulement à l'étude de la seconde modalité essentielle de la régulation de l'information narrative, soit la focalisation, mais à l'étude de la première, soit la distance.

La seconde critique de Bal concerne la distinction entre le « récit d'événements » et le « récit de paroles ». Nous avons mentionné précédemment que la distance ne s'évalue pas de la même façon dans le récit d'événements (tout ce qui n'est pas discours rapporté) et dans le récit de paroles (discours rapporté). En effet, la distance dans le récit d'événements prend en compte la quantité de détails et la présence du narrateur, et elle est traitée sous le sous-titre « *Récit d'événements*<sup>34</sup> » dans le « Discours du récit ». Quant à la distance dans le récit de paroles, elle s'évalue « selon les degrés de littéralité dans la reproduction des discours », et elle est traitée sous le sous-titre « *Récit de paroles*<sup>35</sup> ».

Rappelons-nous également qu'il y a « trois états du discours », selon

<sup>33</sup> Alain Rabatel, *Une histoire du point de vue*, op. cit., p. 59-87 *passim*.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 186-189.

Genette : le « discours narrativisé », qui ne fait qu'indiquer qu'il y a eu un acte d'énonciation, le « discours transposé », qui rassemble les discours indirect et indirect libre, et le « discours rapporté<sup>36</sup> », qui n'est nul autre que le discours direct. Si Bal stipule que la distinction entre le « récit d'événements » et le « récit de paroles » pose problème, c'est qu'elle considère que le « discours narrativisé » et le « discours transposé » peuvent être analysés de la même façon que le « récit d'événements », soit en évaluant la quantité de détails et le degré de présence de l'instance narrative. Quant au discours direct, elle l'exclut de l'analyse de la distance, étant d'un autre niveau narratif<sup>37</sup>.

On devrait alors séparer le *discours rapporté*, discours « métanarratif », des deux autres types, et le considérer comme « métarécit ». Les deux autres types formeraient alors [...] les deux états extrêmes du mimétique [de la distance] et du diégétique [de la non-distance]. Finalement, la distinction entre *récit d'événements* et *récit de paroles*, aussi intéressants que soient quelques aboutissements critiques qui s'ensuivent, n'a qu'un sens provisoire : les deux types de récit n'en font qu'un<sup>38</sup>.

Nous pouvons répondre à cette critique que le « récit de paroles », ou discours rapporté<sup>39</sup>, doit absolument être analysé à part, puisqu'il ne consiste pas en une description plus ou moins détaillée d'une réalité, mais en sa restitution partielle ou entière. De plus, contrairement au « récit d'événements » où il faut évaluer un seul acte d'énonciation, il faut déterminer, dans le « récit de paroles » (discours rapporté), le mode « de représentation dans une énonciation d'un

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 189-202.

<sup>36</sup> Entre guillemets, le « discours rapporté » renvoie au discours direct (définition de Genette). Sans guillemets, le discours rapporté renvoie à tous les états possibles de discours.

<sup>37</sup> Le discours direct est considéré comme un métarécit, c'est-à-dire comme « un récit dans un récit » (Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 238.)

<sup>38</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation », dans *Narratologie*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>39</sup> Rappelons que par discours rapporté, nous entendons tous les états possibles de discours. Selon Maingueneau, il existe six états possibles de discours rapporté (voir note 17).

autre acte d'énonciation<sup>40</sup> ». Ne pas séparer le « récit de paroles » et le « récit d'événements » empêcherait donc une analyse efficiente des deux données servant à analyser la distance.

C'est la troisième partie de cette étude qui prouvera que la dernière critique de Mieke Bal doit également être rejetée. En effet, nous verrons que l'auteur de « Narration et focalisation » fait erreur lorsqu'elle prétend que l'étude de la distance « aboutit » à ce constat : « Toute description est mimétique, tout événement est diégétique<sup>41</sup> ». Or, c'est sur ce constat que se fonde sa troisième critique selon laquelle « il est impossible de faire les analyses nécessaires pour classer les récits dans la typologie proposée [description et événement]<sup>42</sup> ». Disons-le franchement : cette « typologie » n'est jamais proposée par Genette. L'opposition entre la non-distance (mimésis) et la distance (diégésis) n'est pas équivalente à l'opposition entre description et événement. Nous verrons d'ailleurs bientôt, et cela saura sans doute clore tout débat, qu'un récit non distant évite les descriptions<sup>43</sup>.

### **Le caractère détaillé du récit**

Poursuivons maintenant l'étude de la distance dans le « récit d'événements », là où Genette l'a interrompue. C'est dans *Le Nouveau*

<sup>40</sup> Dominique Maingueneau, *Linguistique pour le texte littéraire*, op. cit., p. 115.

<sup>41</sup> Mieke Bal, « Narration et focalisation », dans *Narratologie*, op. cit., p. 26

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>43</sup> Les pages 134 à 136 de cette étude concernent la description et la distance.



*Discours du récit* que la définition de la distance dans le récit d'événements est la plus schématique. Les données en fonction desquelles elle s'évalue sont les suivantes :

1. le prétendu effacement de l'instance narrative – à quoi l'exemple de Proust, invoqué p. 187-188, apporte au moins une nuance, et peut-être un démenti –, et qui renvoie à un fait de voix.

2. le caractère détaillé du récit, qui renvoie, lui à un fait de vitesse : il va de soi qu'un récit détaillé, en tempo de « scène », donne au lecteur une impression de présence plus grande qu'un sommaire rapide et lointain comme le deuxième chapitre de *Biroteau*. [...]

3. enfin et peut-être surtout, ces détails feront d'autant plus « illusion » qu'ils apparaîtront comme fonctionnellement inutiles : c'est le fameux « effet de réel » de Roland Barthes [...]<sup>44</sup>

Nous induisons aisément de cette définition, en reprenant sensiblement ce que nous avons vu précédemment, qu'un récit dont la distance est faible, que nous appelons un récit non distant<sup>45</sup>, est un récit détaillé dans lequel l'instance narrative est effacée. Mais Genette précise ici que le récit doit être « en tempo de "scène" ». Ce tempo est réalisé lorsqu'il y a équivalence approximative entre les durées temporelles de l'histoire et du récit. Autrement dit, il y a tempo de scène, ou tout simplement scène (puisqu'elle-ci se définit par son tempo) lorsque le temps de lecture équivaut sensiblement au temps de l'histoire. Un récit de 100 pages racontant une histoire qui prend fin 100 minutes après avoir débuté serait donc une scène, dans la mesure où nous estimerions qu'une page de ce récit se lit en une minute. C'est exactement de cette façon que procède Genette pour déterminer, par exemple, que la *Matinée Guermantes*, dans la *Recherche du temps perdu*, est une scène : il compte 190 pages pour environ

<sup>44</sup> Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, op. cit., p. 31.

<sup>45</sup> Pour une définition, voir note 21.

trois heures<sup>46</sup>. Par l'expression « récit en tempo de scène », Genette signifie que le récit non distant est soit un récit constitué d'une seule scène, soit un récit dans lequel les scènes occupent une place importante, comme c'est le cas dans la *Recherche du temps perdu*.

Les scènes sont évidemment propices aux dialogues. Quelles formes privilégierait pour ses dialogues un écrivain qui veut construire un récit non distant? Le direct? L'indirect? L'indirect libre? Même s'il est tout à fait possible de construire une scène avec n'importe lequel de ces discours, le direct, du strict point de vue de la distance, semble être le meilleur choix. En effet, ce discours, même s'il ne restitue pas la vitesse d'élocution, ni les éventuels temps morts de la conversation, donne davantage d'informations sur le débit du locuteur que ne peuvent le faire les autres formes de discours, ne serait-ce que parce qu'il est garant, à défaut de la durée, de la longueur du discours (nombre de mots), et qu'il peut, contrairement au discours indirect, incorporer des onomatopées, interjections, exclamations, énoncés inachevés, etc. Par ailleurs, le discours direct, contrairement au discours indirect libre, peut être accompagné d'incises qui apporteront des précisions sur le débit. Quoi qu'il en soit, comme l'instance narrative d'un récit non distant est effacée, le direct s'avère de toute évidence le style à privilégier pour atteindre la non-distance maximale.

Le sommaire, par contre, est à éviter. Sorte de récit accéléré, il nous

---

<sup>46</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 127.

renvoie à sa propre définition : c'est un bref exposé, un résumé; inévitablement, il comporte moins de détails, et plus il est rapide, plus il est distant : un sommaire de dix pages pour une année est plus distant qu'un sommaire de dix pages pour un mois, qui est plus distant qu'un sommaire de dix pages pour une semaine. La question qui se pose par contre est celle-ci : dans la mesure où un écrivain décide d'incorporer des sommaires, vaut-il mieux qu'il tente de les détailler le plus possible de façon à les rendre le moins distants possible, ou qu'il essaie de les abréger le plus possible afin qu'ils soient le plus courts possible? Autrement dit, vaut-il mieux, dans un récit de 100 pages, choisir le sommaire le plus rapide et le plus distant, soit, par exemple, une page pour dix ans, ou le moins rapide et le moins distant, soit dix pages pour dix ans? La réponse, bien qu'elle paraisse un peu paradoxale, semble bien être de privilégier les sommaires les plus distants, puisque c'est davantage la proportion de texte qui appartient à la scène (99 pages sur 100 plutôt que 90 sur 100) qui donne une « impression de présence » plus grande. Est-ce dire qu'il faudrait préférer l'ellipse, où le temps de l'histoire est éliminé, au sommaire? Même s'il est impossible de mesurer la distance dans le cas de l'ellipse, il n'en demeure pas moins qu'il y aurait équivalence approximative entre les durées temporelles de l'histoire et du récit dans une scène comportant des ellipses puisque 100 pages de récit équivaleraient toujours à 100 minutes d'histoire. La seule différence qu'il y aurait entre une scène comportant des ellipses et une autre n'en comportant pas serait que l'histoire de la première, contrairement à l'histoire de la seconde, ne serait pas continue. Rien n'indique toutefois que cela aurait un

effet sur la distance.

Lorsque Genette stipule, dans sa définition de la distance, qu'un sommaire est plus distant qu'un récit en tempo de scène, il accole l'adjectif *lointain* au mot *sommaire* (« il va de soi qu'un récit détaillé, en tempo de « scène », donne au lecteur une impression de présence plus grande qu'un sommaire rapide et lointain comme le deuxième chapitre de *Birotteau*<sup>47</sup> »), ce qui n'est pas sans ajouter une certaine ambiguïté : ou *lointain* signifie *distant* et est alors inutile parce qu'il rend l'explication circulaire (une scène est moins distante qu'un sommaire parce que le sommaire est distant), ou *lointain* signifie *éloigné dans le temps*, ce qui indiquerait qu'un sommaire pourrait être plus ou moins distant, selon son éloignement dans le temps. Bien que la première signification soit la plus probable, il serait intéressant d'examiner la seconde. Mais avant tout, il faudrait définir ce qu'est un sommaire distant. En parcourant le second chapitre de *César Birotteau*, nous comprenons que ce sommaire est ce que Genette appelle une analepse externe partielle<sup>48</sup>. Le récit, en tempo de scène, accélère soudainement (sommaire) après avoir fait un bond en arrière (analepse) de plusieurs dizaines d'années (externe), et s'interrompt quelques années avant le début de la scène première (partielle), pour enfin reprendre là où il avait commencé. Mais un tel sommaire est-il plus distant? Par exemple, un sommaire comptant une page pour un an, racontant des

<sup>47</sup> *Id.*, *Nouveau discours du récit*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>48</sup> Une analepse est un « récit temporel second, subordonné au [récit] premier » (Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p. 90). Elle est dite externe lorsque son « amplitude [durée de l'histoire] reste extérieure à celle du premier récit » (*Ibid.*, p. 90.) et partielle lorsqu'elle « s'achève en ellipse, sans rejoindre le récit premier » (*Ibid.*, p. 101).

événements de dix ans antérieurs à ceux de la scène à laquelle il est lié, sera-t-il plus distant qu'un sommaire aussi rapide (une page pour un an), mais racontant des événements de cent ans antérieurs à ceux de la scène à laquelle il est lié? La réponse semble bel et bien être non, car la vitesse sera la même, et par conséquent, la distance également. Ici, le mot lointain est inutile.

Une autre question se pose : si le sommaire (récit accéléré) est plus distant que la scène, pourquoi la scène ralentie ne le serait-elle pas moins? Il est difficile de répondre à cette question puisque Genette n'aborde pas la scène ralentie, la considérant inexistante : réalisable (en tant qu'expérience délibérée), mais jamais réalisée. Si les longs récits qui racontent une histoire de courte durée ne sont pas des scènes ralenties, selon Genette, c'est parce qu'ils sont entrecoupés de pauses descriptives qui suspendent le temps de l'histoire, et brisent le tempo de scène. Est-ce dire que le récit détaillé n'est pas un récit où la description prédomine? Toute description est-elle une pause descriptive? Et toute pause descriptive, une description?

Dans *Frontière du récit*, Genette établit une distinction entre narration et description. D'une part, il y a les procès qui font progresser l'action, appelés narration, et de l'autre, ceux qui ne la font pas progresser, appelés description. Cette opposition rejoint en grande partie celle de Weinrich, qui, dans son essai intitulé *Temps*, parle d'un premier plan du récit, auquel sont affectées les formes perfectives, et d'un second plan, auquel sont affectées les formes d'imparfait et

du plus-que-parfait<sup>49</sup>. Si « toute description ne fait pas nécessairement pause dans le récit<sup>50</sup> », c'est que certaines descriptions, malgré le fait que leurs formes marquent des procès qui ne participent pas à la progression de l'action, ne suspendent pas pour autant le temps de l'histoire, selon Genette, pour la simple raison qu'elles sont focalisées par les personnages. Contrairement, donc, aux pauses descriptives « où le narrateur, abandonnant le cours de l'histoire, se charge, en son propre nom et pour la seule information de son lecteur, de décrire un spectacle qu'à proprement parler, en ce point de l'histoire, personne ne regarde<sup>51</sup> », la description qui ne fait pas pause prend pour source de repérage le regard des personnages. La description-contemplation (le narrateur décrit l'objet que contemple un personnage) et la description-promenade (le narrateur décrit ce que voit un personnage au cours d'une promenade) en seraient des exemples-types. Utiliser les formes perfectives pour faire des descriptions (ces descriptions relèveraient alors du premier plan) est une alternative permettant d'éviter une pause du récit, mais il faut encore que l'objet s'y prête; ce serait le cas, par exemple, des descriptions d'activités. Quant au récit itératif, qui relève du second plan, n'interrompant pas l'histoire, il ne détermine jamais une pause du récit.

Si Genette n'aborde pratiquement que la pause descriptive dans le « Discours du récit », il semble vouloir accorder une place au commentaire dans *Le Nouveau discours du récit*. Il va même jusqu'à se demander s'il ne faudrait

---

<sup>49</sup> Harald Weinrich, *Le Temps*, Paris, Seuil, collection « Poétique », 1973.

<sup>50</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, *op. cit.*, p 129.

pas lui réserver un place parmi les principaux tempos que sont la scène, le sommaire, la pause et l'ellipse. On ne peut nier que certains narrateurs interviennent beaucoup dans leur récit, et par conséquent, immobilisent le temps de l'histoire pendant leur réflexion. Dans son essai *Le récit*, Jean-Michel Adam affirme que le rythme du récit varie en fonction « du nombre plus ou moins grand de détails injectés, de l'étendue des séquences descriptives et des interventions de commentaire du narrateur<sup>52</sup>. » Le commentaire mérite-t-il sa place à côté de la description? Doit-on parler de pause descriptive et commentative, ou créer un cinquième tempo<sup>53</sup>? Comme ce qui nous intéresse est avant tout de savoir s'il y a pause dans le récit, nous l'associerons à la pause descriptive et le récit non distant l'évitera.

Les liens établis entre la quantité de détails et la vitesse narrative nous permettent déjà de mieux saisir ce que serait le récit non distant par excellence. Il s'agirait d'une scène (avec ou sans ellipse) ne comportant ni sommaire ni pause descriptive ou commentative.

### **L'inutilité du détail**

Nous avons fait une brève allusion dans la première partie de cette étude<sup>54</sup> à cette petite précision que Genette apporte au caractère détaillé du récit : l'inutilité du détail. Genette y revient dans le *Nouveau discours du récit*; c'est

---

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 134.

<sup>52</sup> Jean-Michel Adam, *Le récit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, c1984, p. 42.

<sup>53</sup> Les quatre principaux tempos sont la scène, le sommaire, la pause et l'ellipse.

<sup>54</sup> Voir page 5.

le troisième point de sa définition schématique : « ces détails feront d'autant plus "illusion" qu'ils apparaîtront comme fonctionnellement inutiles : c'est le fameux "effet de réel" de Roland Barthes [...]»<sup>55</sup> » Pour bien comprendre les raisons pour lesquelles l'inutilité du détail participe, tout comme la quantité de détails, à la diminution de la distance dans un récit, revenons aux explications que donne Genette dans le « Discours du récit ».

Nous avons mentionné précédemment que Genette compare deux segments narratifs, l'un d'Homère, l'autre de Platon, pour évaluer la distance dans le récit d'événements. Après avoir observé que Platon retranche une information (« le long de la grève où bruit la mer ») dans sa réécriture du passage d'Homère, il émet le commentaire suivant : « la grève bruissante ne sert à rien, qu'à faire entendre que [...] le narrateur, abdiquant sa fonction de choix et de direction du récit, se laisse gouverner par la "réalité", par la présence de ce qui est là et qui exige d'être "montré"»<sup>56</sup> ». Ainsi, le détail inutile, créant ce que Barthes appelle « un effet de réel »<sup>57</sup>, donnerait l'impression au lecteur que le narrateur n'est plus à la barre de son récit, n'ordonnant plus sa « direction », n'imposant plus ses « choix »; il ferait par conséquent oublier au lecteur « que c'est [lui] qui raconte »<sup>58</sup>. Nous ne remettons pas ici en cause l'effet que peut avoir l'inutilité du détail sur la distance. Toutefois, l'explication de Genette est quelque peu ambiguë. En effet, un narrateur qui arrête le développement de

<sup>55</sup> Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, op. cit., p. 31.

<sup>56</sup> *Id.*, « Discours du récit », dans *Figures III*, op. cit. p. 186.

<sup>57</sup> Roland Barthes « L'Effet de réel », dans *Communications*, n° 11, Éditions du Seuil, 1968, p. 84-89.

<sup>58</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », dans *Figures III*, op. cit., p. 187.



l'action pour décrire ce qu'il perçoit n'impose-t-il pas davantage son choix et ne manifeste-t-il pas davantage sa présence qu'un narrateur qui se contente de relater des événements? Et ne fera-t-il pas plus de descriptions que celui qui se laisse gouverner par l'action? Selon nous, Genette va trop loin lorsqu'il affirme que le narrateur doit « abdiqu[er] sa fonction de choix et de direction du récit »; s'il peut, pour augmenter l'effet de réel, insérer quelques détails inutiles à l'action, il doit éviter de suspendre le temps de l'histoire. La « grève où bruit la mer » est certes un détail inutile à l'action, mais le narrateur n'abdique pas pour autant sa fonction de choix et de direction du récit puisque cet élément descriptif est inséré dans la narration et ne fait pas pause dans le récit, étant trop bref.

### **La présence de l'instance narrative**

La seconde donnée qui permet d'évaluer la distance dans le récit d'événements est la présence de l'instance narrative. Or, comme nous l'avons déjà mentionné, le principal problème avec cela est que Genette n'explique pas, dans le cinquième chapitre du « Discours du récit », comment l'évaluer. Néanmoins, Genette aborde cette notion indirectement lorsqu'il explique les raisons pour lesquelles le narrateur proustien est présent : « Présence du narrateur, comme source, garant et organisateur du récit, comme analyste et commentateur, comme styliste [...] et particulièrement – on le sait de reste – comme producteur de “métaphores”<sup>59</sup>. » C'est à partir de ces explications que nous tenterons d'identifier les notions qui influencent la présence de l'instance

narrative.

Effacer la présence du narrateur comme source, comme garant et comme organisateur du récit, semble pouvoir s'accomplir essentiellement en limitant, autant que faire se peut, les anachronies (analepses et prolepses de toutes sortes), puisque les retours en arrière et les bonds en avant sont toujours le fait du narrateur (un récit non distant les limitera d'autant plus qu'elles sont le plus souvent des sommaires qui brisent le tempo de scène), et en ne faisant pas allusion à la scène d'énonciation du récit, c'est-à-dire en ne précisant ni le lieu à partir duquel le récit prétend être produit, ni le temps pendant lequel il prétend l'être; évidemment, toute réflexion du narrateur sur son récit ou la production de celui-ci – adresses au lecteur, aux personnages, à l'écrivain – accentuera la présence du narrateur comme source du récit. Choisir le plan d'énonciation du récit (Benveniste l'appelle « plan de l'histoire »), qui dissocie complètement l'histoire et l'instance narrative, plutôt que celui du discours, fera également en sorte que les événements « semblent se raconter eux-mêmes<sup>60</sup> ». Notons à ce sujet que l'écriture d'Homère et la réécriture de Platon – la première étant au présent historique<sup>61</sup>, la seconde au passé simple – relèvent toutes deux du plan d'énonciation du récit. Réécrire l'extrait de Platon au passé composé (temps du discours) augmenterait donc la présence du narrateur, et par conséquent, la distance dans le récit : « Le vieillard entendant ces menaces a eu

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 188

<sup>60</sup> Émilie Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 241.

<sup>61</sup> Le présent historique, contrairement au présent, n'indique pas que les événements racontés sont contemporains du moment d'énonciation.

peur et s'en est allé sans rien dire; mais une fois hors du camp il a adressé d'instantes prières à Apollon. »

Comme l'anachronie, le commentaire est doublement à éviter parce qu'il fait pause dans le récit et augmente la présence du narrateur. Mais le récit non distant n'évitera pas seulement le commentaire qui se distingue parfaitement (ou, du moins, parfaitement dans son principe) de la description et de la narration. Il cherchera également à réduire, puisqu'elles ne peuvent être éliminées, les composantes subjectives de la narration et de la description, en choisissant, autant que possible, des verbes et des adjectifs neutres<sup>62</sup> qui n'impliquent pas de jugement de valeur de la part du narrateur et n'influencent pas l'interprétation des discours rapportés. En raison de l'imbrication des composantes perceptives, cognitives et axiologiques dans le langage, cette posture narrative à adopter dans le récit non distant est sans doute la plus délicate, et de loin la plus contraignante. Mais il faut en plus ajouter que le narrateur d'un récit non distant conservera un style neutre.

Bref, nous voyons bien que la distance narrative est une notion complexe dont la définition ne nous renvoie pas seulement à la vitesse narrative et à la présence de l'instance narrative, ni même à l'ensemble des notions présentées dans les études narratologiques de Genette (« Discours du récit » et *Nouveau discours du récit*), mais aux autres disciplines que sont la linguistique et la

---

<sup>62</sup> C. Kerbrat-Orecchioni parle de verbe descriptif et d'adjectif objectif (*L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, p. 70-100).

stylistique. Une relation plus étroite entre ces trois disciplines nous permettrait sans doute de définir davantage les deux notions<sup>63</sup> qui définissent la distance. Notre parcours, bien que rapide, nous a néanmoins permis, dans un premier temps, de rejeter les critiques de Mieke Bal, de clarifier certaines ambiguïtés et de préciser certains aspects de la définition de la distance, dont l'inutilité du détail. Notons à propos de ce dernier aspect que Genette, dans le *Nouveau discours du récit*, nomme deux analystes, en plus de Roland Barthes, qui semblent s'accorder avec lui pour dire que l'inutilité du détail diminue la distance. L'un d'eux est Michael Riffaterre, qui, à propos d'un vers de Shakespeare, dit : « il dépeint une action sans en indiquer les causes ou les buts, de sorte que nous croyons voir devant nous la chose même<sup>64</sup>. » Ici, l'inutilité du détail (l'action accomplie) est fortement liée à l'incompréhensibilité, et cela nous rappelle qu'un récit non distant est un récit qui ne peut tout expliquer. Le récit non distant est un récit qui cherche à s'approcher de la « réalité », de la pseudo-réalité, dirait Genette. Mais, nécessairement, plus il s'en approche, plus il évacue l'histoire.

Notre parcours nous a aussi permis, dans un second temps, d'imaginer les choix qu'aurait à faire un écrivain qui voudrait créer un récit non distant. Comme notre démarche créatrice consistait justement à concevoir un tel récit en choisissant, autant que faire se peut, des procédés narratifs menant à la non-

<sup>63</sup> La vitesse et l'instance narratives.

<sup>64</sup> Michael Riffaterre, « L'illusion référentielle », p. 102, cité dans Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, op. cit., p. 32.

distance, nous nous proposons de les énumérer et de les repérer dans notre récit.

Nous l'avons vu, la non-distance est le propre de la scène puisque celle-ci réalise une équivalence approximative entre les durées temporelles de l'histoire et du récit. Le sommaire (sorte de récit accéléré) et les pauses descriptives (descriptions non focalisées par les personnages) et commentatives (commentaires du narrateur) sont à éviter. Quant à l'ellipse, qui élide le temps de l'histoire et définit les limites des scènes, n'ayant aucun effet sur cette équivalence (dix scènes de dix pages réalisent la même équivalence approximative entre les durées temporelles de l'histoire et du récit qu'une scène de cent pages), elle peut être utilisée sans problème. Afin de créer notre récit non distant, nous avons opté pour une alternance entre des scènes et des ellipses. Les quinze chapitres de notre récit sont formés de trois (chapitre XIII), de deux (chapitres II et XII) ou d'une scène; celles-ci sont entrecoupées d'ellipses temporelles variant de quelques jours (cinq jours séparent les événements du chapitre II de ceux du chapitre III) à quelques mois (trois mois s'écoulent entre les événements du chapitre IX et ceux du chapitre X). Entre les scènes du chapitre II, une quinzaine de minutes s'écoulent; entre celles des chapitres XII et XIII, moins de deux heures passent. Si nous appelons nos chapitres des scènes, c'est que chacun d'eux, qui compte de trois à six pages, a une durée approximative de trois à six minutes.

Afin d'éviter les pauses dans notre récit, nous nous sommes assurés que toutes les descriptions soient focalisées par le personnage principal. Prenons comme exemple un extrait du premier chapitre de notre récit où apparaissent les

## premières descriptions :

Je regarde devant moi : Émilie est la première de la file et a une bonne longueur d'avance sur moi.

« Au moins, 'a pas compris ce qu'y a dit. »

Alexandre rattrape ses deux amies. Ils marchent côte à côte.

« Faut pas qu'y la rejoignent : j'vas encore être le seul tout seul. »

J'accélère le pas. J'entre dans la bibliothèque. Émilie prend une direction, Alexandre et ses deux amies une autre. J'hésite. Je suis Alexandre et ses deux amies. Ils pénètrent dans une rangée. Ils chuchotent entre eux.

— Que c'est que tu veux, toi?

— Rien.

Je feins de chercher des livres. Je jette un œil sur ma liste.

« Hostie que j'suis con. »

— Tu trouveras rien ici.

— Je l'sais.

Je me déplace vers l'extrémité de la rangée.

« Que c'est qu'y font là, d'abord? »

Je repère Émilie : elle est devant un classeur; un tiroir est ouvert; elle parcourt les petites cartes. Je me dirige vers l'un des trois classeurs placés contre le mur. J'ouvre un tiroir et consulte ma liste. Je secoue la tête.

La première phrase est bien évidemment focalisée par le personnage principal : elle prend pour source de repérage son regard<sup>65</sup>, la description de la position d'Émilie (sa distance par rapport aux autres et à lui) étant liée à ses préoccupations (il ne veut pas être le dernier de la file). Les descriptions qui suivent sont également focalisées par le personnage principal, pour les mêmes raisons ou pour des raisons semblables<sup>66</sup>. Quant aux pauses commentatives, elles sont tout simplement absentes dans cet extrait comme dans notre récit.

Cet extrait montre également que nous avons choisi le direct comme style de discours, soit le style considéré comme le meilleur pour atteindre la non-distance maximale. Nous avons bien sûr étendu ce style à toutes les formes de discours (pensées et rêveries) du personnage principal.

<sup>65</sup> Le deux-points accentue d'ailleurs cette idée.

<sup>66</sup> Le personnage principal observe les autres car il ne sait pas comment procéder pour chercher des livres dans la bibliothèque.

Dans la narration<sup>67</sup>, nous avons conservé un style neutre et objectif; en ce sens, dans notre récit, les procès qui font progresser l'action se veulent purement descriptifs et les adjectifs subjectifs<sup>68</sup> sont rares. Le présent de narration (plan d'énonciation du récit) est le temps utilisé dans notre récit, ce qui contribue à diminuer la présence du narrateur, et par conséquent à diminuer la distance. Reste à savoir jusqu'à quel point ce présent de narration a un effet sur la distance, comparativement au passé simple. En effet, bien que les deux temps appartiennent au plan d'énonciation du récit, le présent de narration est le seul temps qui donne une impression de simultanéité du récit (la narration) et de l'histoire (l'action), ce qui ne saurait être sans effet sur la distance. Répétons-le : l'étude de la distance appelle une évaluation de presque toutes les notions narratives.

---

<sup>67</sup> Nous utilisons ce terme dans le même sens que l'utilise Genette : nous appelons narration les procès qui font progresser l'action. La narration s'oppose donc à la description.

<sup>68</sup> Les adjectifs subjectifs sont d'ordre affectifs ou évaluatifs; contrairement aux adjectifs objectifs, ils réfléchissent un jugement de valeur de la part de l'énonciateur. Voir C. Kerbrat-Orecchioni (*op. cit.*, p. 70-100.)

## ANNEXE

## Écriture d'Homère

Chrysès était venu aux fines neufs des Achéens, pour racheter sa fille, porteur d'une immense rançon et tenant en main, sur son bâton d'or, les bandelettes de l'archer Apollon; et il suppliait tous les Achéens, mais surtout les deux fils d'Atrée, bons rangeurs de guerriers :

« Atrides, et vous aussi, Achéens aux bonnes jambières, puissent les dieux, habitants de l'Olympe, vous donner de détruire la ville de Priam, puis de rentrer sans mal dans vos foyers! Mais, à moi, puissiez-vous aussi rendre ma fille! et, pour ce, agréez la rançon que voici, par égard pour le fils de Zeus, pour l'archer Apollon. »

Lors tous les Achéens en rumeur d'acquiescer : qu'on ait respect du prêtre! que l'on agrée la splendide rançon! Mais cela n'est point du goût d'Agamemnon, le fils d'Atrée. Brutalement il congédie Chrysès, avec rudesse il ordonne :

« Prends garde, vieux, que je ne te rencontre encore près des neufs creuses, soit à y traîner aujourd'hui, ou à y revenir demain. Ton bâton, la parure même du dieu pourraient alors ne te servir de rien. Celle que tu veux, je ne la rendrai pas. La vieillesse l'atteindra auparavant dans mon palais, en Argos, loin de sa patrie, allant et venant devant le métier et, quand je l'y appelle, accourant à mon lit. Va, et plus ne m'irrite, si tu veux partir sans dommage. »

Il dit, et le vieux, à sa voix, prend peur et obéit. Il s'en va en silence, le long de la grève où bruit la mer, et, quand il est seul, instamment le vieillard implore sire Apollon, fils de Létô aux beaux cheveux :

« Entends-moi, dieu à l'arc d'argent, qui protèges Chrysé et Cilla la divine, et sur Ténédos règnes souverain! O Sminthée, si jamais j'ai élevé pour toi un temple qui t'ait plu, si jamais j'ai pour toi brûlé de gras cuisseaux de taureaux et de chèvres, accomplis mon désir : fassent tes traits payer mes pleurs aux Danaens! »

## Réécriture de Platon

Le prêtre étant venu pria les dieux de leur accorder de prendre Troie en les préservant d'y périr, et il demanda aux Grecs de lui rendre sa fille en échange d'une rançon et par respect pour le dieu. Quand il eut fini de parler, tous les Grecs témoignèrent leur déférence et leur approbation; seul, Agamemnon se fâcha et lui intima l'ordre de s'en aller et de ne plus reparaitre; car son sceptre et les bandelettes du dieu ne lui seraient d'aucun secours; puis il ajouta que sa fille ne serait pas délivrée avant d'avoir vieilli avec lui à Argos; il lui enjoignit de se retirer et de ne pas l'irriter, s'il voulait rentrer chez lui sain et sauf. Le vieillard entendant ces menaces eut peur et s'en alla sans rien dire; mais une fois loin du camp, il adressa d'instantes prières à Apollon, l'invoquant par tous ses surnoms, et le conjura, s'il avait jamais eu pour agréables les temples que son prêtre avait construits et les victimes qu'il avait immolées en son honneur, de s'en souvenir et de lancer ses traits sur les Grecs pour leur faire expier ses larmes.



## BIBLIOGRAPHIE

ADAM, Jean-Marc, *La Description*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1993.

ADAM, Jean-Marc, *Le Récit*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1984.

BAL, Mieke, *Narratologie (Essais sur la signification narrative dans quatre romans modernes)*, Utrecht, Hes Publishers, 1984.

BARTHES, Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits », dans *Communications*, n° 8, 1966, réédité dans *L'analyse structurale du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1981, p. 7-33.

BARTHES, Roland, « L'effet de réel », dans *Communications*, n° 11, 1968, réédité dans *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1982, p. 81-90.

BENVENISTE, Émile, « Les relations de temps de verbe français », *Bulletin de la Société de Linguistique*, vol. I, n° 54, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Tel », 1966, p. 237-250.

BOOTH, Wayne C, « Distance et point de vue », dans *Poétique du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1977, p. 85-113.

COHN, Dorrit, *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, trad. Alain Bony, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1981.

GENETTE, Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983.

GENETTE, Gérard, « Discours du récit », dans *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972, p. 65-273.

GENETTE, Gérard, « Frontière du récit », dans *Communications*, n° 8, 1966, réédité dans *L'analyse structurale du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1981, p. 158-169.

HOMÈRE, *Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1937.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.

MAINGUENEAU, Dominique, *Linguistique pour le texte littéraire*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2005.

PLATON, *La République*, texte établi et traduit par Émilie Chambly, Paris, Gallimard, livres I à X, 1992.

RABATEL, Alain, *Une histoire du point de vue*, Metz, Klincksieck, 1997.

TODOROV, Tzvetan, *Poétique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1973.

TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraires », dans *Communications*, n° 8, 1966, réédité dans *L'analyse structurale du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1981, p. 131-157.

WEINRICH, Harald, *Le Temps*, Paris, Seuil, collection « Poétique », 1973.